Kadour Naïmi

Lettre de Rome d'un *E-C*



Éditions Électrons Libres

Cette nouvelle fait partie du recueil prochainement publié

Au pays des (d)roi(t)s humains

ISBN 979-10-97177-09-6



Site
https://www.editionselectronslibres-edizionielettroniliberi-maddah.com/
Contact
contact@kadour-naimi.com

Photo de couverture : l’auteur sur un bateau en Méditerranée.

Au cœur tendre de l'amie immigrée.

Rome, le 10 avril 2015.

Bonjour, très chers parents, sœurs et frères !

Jusqu'à présent, je me suis contenté de vous téléphoner pour vous informer de ma situation.

Aujourd'hui, plus exactement cette nuit, car il est trois heures du matin, après la sortie de mon travail, je préfère vous écrire, et longuement. J'ai, en effet, assez vécu l'exil pour vous raconter certaines caractéristiques de cet asile. Comme d'habitude, et selon l'éducation que m'a donnée ma chère maman, je vous dirai tout, les bonnes et les mauvaises choses, sans rien cacher, ni exagérer, ni minimiser.

Une précision, avant de commencer cette lettre. Je la rédige en écoutant de la musique. Elle est chinoise ! Mieux encore : traditionnelle, classique et populaire. L'instrument utilisé est vieux de plus de deux mille ans ! Et il continue, aujourd'hui, à être employé aussi bien par les personnes lettrées que par les plus simples paysans. N'estce pas merveilleux ?...

C'est un ami immigré chinois qui m'a joué ces mélodies. Le premier morceau est délicieusement mélancolique, non pas cette mélancolie qui écrase et décourage, mais celle qui ravive l'espoir et soulage. Le deuxième morceau, au contraire, est joyeux, totalement joyeux ; il me suggère un bon cheval galopant librement dans une large prairie au soleil éclatant. Vu que j'aime beaucoup ces mélodies, c'est en les écoutant que je vous écris cette longue lettre. Et, comme je souhaite que vous la lisiez en étant, vous aussi, accompagnés par ces musiques, je vous les envoie par ordinateur.

Cependant, cette missive, je ne la rédige pas sur l'ordinateur et je ne vous l'envoie pas par internet. C'est trop froid. Je préfère recourir à la bonne vieille méthode : écrire sur du papier, au stylo, et vous faire parvenir mes propos dans une enveloppe timbrée. C'est plus chaud, plus poétique !

Avant de commencer mon récit, permettez-moi une précision. Je vous parlerai à cœur nu, avec des mots crus, mais aucune colère ne m'anime. Mes expériences, mes lectures et méditations personnelles m'ont permis de découvrir que la fureur est malsaine, inutile et dangereuse.

Désormais, je lui préfère la compassion, au sens le plus noble du mot, dans l'examen des défauts humains. Cette manière de voir me semble plus apte à comprendre les actions et contribuer à leur amélioration. Je vous invite donc et j'espère que vous lirez cette lettre avec la sérénité et la bonté qui m'ont guidé pour la rédiger.

J'ai fini l'introduction. Alors, comme on dit, en avant la musique !

Je vous écris de Rome. Comme vous le savez, c'est la capitale des Chrétiens, avec un Pape E-C, c'est-à-dire Extra-Communautaire. C'est ainsi qu'ils appellent, ici, les étrangers provenant des pays pauvres.

A tous les membres de la famille, aux voisins, aux amis, à tous ceux qui demandent après moi, dites qu'à part le manque de vous tous, en particulier de ma tendre maman qui fête ce mois-ci ses quatre vingt six ans, ma santé va bien.

Je dois faire une remarque. A l'exception de la ville de Rome, j'utilise les noms d'auteurs et de lieux en langue italienne, pour vous communiquer la belle et charmante musicalité de cet idiome. Quand la compréhension le nécessitera, je mettrai la traduction entre parenthèses.

Dites à tous qu'à Rome les immigrés vont et viennent depuis plus de deux millénaires, depuis que les Romains envahissaient les pays étrangers, et amenaient dans leur capitale des esclaves résignés, de toutes les religions et couleurs de peau. Au point qu'aujourd'hui, en voyant un citoyen de la ville, même si « *da più di sette generazioni* », comme ils disent, c'est-à-dire «depuis plus de sept générations», on ne peut affirmer avec certitude qui étaient les ancêtres de ce citoyen, étant donné tout le « *minestrone* » (le potage) mijoté entre les peuples durant l'empire romain, avec sa production d'enfants légitimes, d'enfants naturels, d'enfants de citoyens libres, d'enfants d'esclaves et d'enfants de personne. Cela explique, peut-être, l'adage populaire : « *Tutto er mondo è paese* » (Le monde entier est un seul pays).

C'est ainsi qu'une fois je me suis amusé, en voyant un garçon de la ville, aux cheveux noirs et à la peau plutôt foncée, crier : « *Viva la Razza Bianca !* » (Vive la race blanche !). Il y a donc des gens qui ont des yeux mais ne savent pas voir, à cause d'un cerveau aux insuffisances notoires.

J'ai appris qu'un saint d'ici, un des plus importants, nommé Saint Augustin, et Apulée, l'auteur du fameux L'*Âne d'Or*, connus dans le monde entier, sont tous les deux numides, du Nord-Est de l'Algérie ! Oui ! Oui ! Des Algériens doc, des E-C d'origine ! Je dis cela sans aucun stupide orgueil nationaliste. Plus exactement ce sont des Amazighes. Les Français disent « berbères », mais je n'apprécie pas ce mot, pour sa ressemblance avec le mot « barbare »... Cela m'a fait plaisir de découvrir ces auteurs !... Mais, comme leurs textes ont été rédigés dans la langue dominante de l'époque, le latin, les gens d'ici les croient romains. Et la plupart des Algériens ne les connaissent pas, peut-être parce que ces auteurs n'ont pas écrit en

tamazight, la langue numide, ou encore parce que Saint Augustin est un chrétien, et Apulée pis encore, un païen.

Je reviens à moi et à aujourd'hui. Dans le quartier où j'habite, mes voisins se disent « bons chrétiens », parce qu'ils prennent naturellement exemple de leur Prophète, Al Mahdi, qu'ils appellent « *il Messia* » (le Messie). Et puis, bien qu'ils sachent qu'il était palestinien, juif, pauvre et immigré à Jérusalem, les gens d'ici, en général, n'aiment ni les Palestiniens, ni les Juifs, ni les pauvres, ni les immigrés. Pourtant, ils connaissent ces paroles du Messie : « Si vous donnez à manger à un affamé, c'est à moi que vous donnez à manger ». Mais, en général, ils ignorent ce malheureux ou le traitent de fainéant, de profiteur ; les plus hypocrites déclarent : « Dieu l'a fait naître, Dieu s'occupera de lui donner à manger ! »

A mon avis, les descendants de la Cité dite Éternelle ont un certain petit complexe irrationnel. Comme nous l'avons, nous, par rapport à Rome, eux, ils l'ont par rapport à la Rome de l'Empire actuel : New York. A cause de cela, les Romains aiment utiliser des mots américains et faire ce qu'ils appellent, avec une fierté déclarée, l' «*Americano a Roma* » (l'Américain à Rome), comme dans un film célèbre du même titre, qu'ils ont produit. C'est comique !... Ainsi, si tu t'appelles Ali Karim, ils le trouvent étrange et très difficile à prononcer ; mais si tu te nommes Wellington Herald Mac O'Hara, ils restent extasiés et se livrent à un concours pour qui prononcera le mieux Wellington Herald Mac O'Hara. Ces Romains voudraient, peut-être, émigrer à New York pour y vivre, mais ils sont dissuadés, à mon avis, par la crainte d'être réduits à la condition d'un E. C., condamné à survivre.

Je crois qu'ils souffrent d'une contradiction intérieure. D'une part, se considérant héritiers d'empereurs, ils se voient grands et méprisent le « *Tiers-Monde* » avec hauteur ; mais, comme ils descendent aussi d'esclaves, ils se voient, aussi, petits et admirent « *l'AmeriCCa* ! » (jeu de mots sur l'Amérique, transformée en Amé-*riche*).

Cette double descendance pourrait expliquer une qualité rare et précieuse des habitants : ils pratiquent l'auto-ironie allégrement. Par exemple, le fameux *S.P.Q.R.*, qui décore le fronton de leur mairie, signifie « *Senatvs Popvlvs Qve Romanvs* », c'està-dire « Le sénat et le peuple romain ». Eh bien, voici comment, aujourd'hui, les habitants de la ville l'interprètent : «*Sono Porci Questi Romani*» (Ils sont des Porcs, ces Romains). Pas mal, non ?... J'aime ce genre d'esprit qui sait rire de soi-même, sans méchanceté ; cela prouve mentalement une bonne santé.

De toute façon, chers parents, dites aux voisins que les Romains me sourient parce qu'ils sont bien disposés à connaître le différent. La preuve est qu'ils se sont tellement attendris à voir au cinéma *E-T. L'Extra-Terrestre*. Est-ce pour cela qu'ils m'appellent *E-C, l'Extra Communautaire* ? Mais je crois qu'ils préfèrent *E-T*, parce que lui retourne dans son bled d'origine, tandis que l'*E-C* choisit de rester chez eux, à Rome, ce qui les chagrine.

Ils m'accusent de leur voler le travail. En réalité, on ne m'offre que celui qu'ils refusent ; ils le déclarent contraire à leur dignité humaine. Comme si, moi, je n'en possédais pas. En ce qui me concerne, comme vous le savez, tout travail est digne, s'il

est honnête. Il faut bien que quelqu'un s'occupe des détritus humains. Dans une société juste, on le ferait à tour de rôle ; mais, la justice !… C'est trop demander aux êtres humains qui jouissent, précisément, du manque de cette justice. Ils sont, hélas, puissants et méchants.

Excusez-moi, mes tendres maman et papa, sœurs et frères, j'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais les neuf heures passées dans la cuisine du restaurant, surchauffée par les fourneaux, où, debout, j'ai nettoyé des milliers d'assiettes, ces longues heures ont consommé mes forces. J'ai besoin de repos. Demain, je continuerai. Comme le sultan avec la Shéhérazade des *Mille et Une Nuits*, vous connaîtrez mon récit en épisodes, au plus profond de plusieurs nuits.

Hier, je vous parlais du manque de justice. A ce propos, excusez-moi, mais il est de mon devoir de vous révéler un événement qui m'a empêché de dormir pendant plusieurs nuits. Il me fut raconté par mon amie française d'Italie. Elle vit au Nord Est, dans la partie industrielle du pays.

Là-bas, la plupart des travailleurs sont des immigrés clandestins. Les patrons ne veulent pas régulariser leur emploi, pour éviter de payer les impôts obligatoires à l'État. Voilà ce qui est arrivé près de la maison où habite cette amie.

Un de ces ouvriers fut victime d'un accident grave. La nuit, il fut transporté sur une route, près d'un fossé ; là, on l'abandonna, puis là, il expira. Ainsi, les gens ont pensé qu'il avait été victime d'un accident de la circulation. Voilà comment le patron de l'usine a évité de payer des frais d'hospitalisation, et l'amende pour avoir employé un étranger en situation irrégulière. Le gouvernent ferme les yeux et ne fait pas d'enquête de vérification. Détail : ce patron, accompagné de sa famille, va à la messe tous les dimanches matin. Et on sait qu'il vote pour un parti, nommé *Lega Nord* (Ligue du Nord), qui veut jeter hors du pays tous les étrangers, mais précision : pas ceux qui ont de l'argent, non, seulement les pauvres, accusés d'être sales et méchants.

On leur reproche, en plus, de voler le travail des autochtones, comme déjà mentionné, d'accaparer leurs femmes. Déjà, dans le passé lointain, les autochtones avaient ce problème entre eux, d'un village à l'autre. Un dicton le prouve : « *Donna e buoi dai paesi tuoi !* » (Femme et vache, prends-les de ton terroir !). En vérité, les seules, je veux dire les femmes, pas les vaches, qui s'intéressent à un pauvre étranger confessent d'avoir été tellement déçues par leurs concitoyens qu'elles espèrent trouver ailleurs un homme capable de les estimer et de les aimer. Cependant, l'homme d'ailleurs, la plupart de ces femmes le voudraient bénéficiaire d'un compte en banque. Or, la majorité des E-C dispose à peine d'une planque où cacher leur misère.

Ici, ce qui compte le plus pour les gens c'est d'avoir un compte monétaire bien fourni. On peut même trouver une banque qui s'appelle « *Banco di Santo Spirito* » (Banque du Saint Esprit). Ha ! Ha !... Eh, oui !... J'ai voulu connaître le motif de ce mélange incongru entre religion et argent. On m'a toujours répondu, de manière onctueuse : « *Le vie del Signore sono infinite !* » (Les voies du Seigneur sont infinies !). Comme je suis une personne qui privilégie la simplicité et l'évidence,

j'ai pensé : le mystérieux ne réside-t-il pas, au contraire, dans les voies du cerveau humain, assoiffé de gain aux dépens des autres ?... Cette réflexion a porté un ami italien à me conseiller d'aller suivre un cours de catéchisme ; il est gratuit, m’a-t-il précisé. « Hum ! Ai-je pensé en moi-même, en ce monde, les choses proposées gratuitement, il faut d'abord en découvrir la réelle intention ! »

A ce propos, j'ai visité la Mecque des Chrétiens, la Basilique Saint Pierre. Bien que je ne sois pas de cette confession, j'ai voulu entrer dans un lieu consacré à une personne que j'ai toujours estimée profondément, parce qu'elle avait choisi son camp : être pauvre parmi et pour les pauvres. Pourtant, à l'intérieur, l'endroit regorge d'or et de choses précieuses, brillantes, opulentes, qui tapent à l’œil, jusqu'à l'éblouir par tant de fastes et de magnificence. En outre, la construction est si haute, si impressionnante, si ostentatoire, si imposante, si écrasante que je me suis senti un moustique dérisoire !... J'attendais la simplicité émouvante et l'accueil chaleureux, ceux qui caractérisaient le fondateur de cette religion ; j'ai trouvé le compliqué et j'ai eu peur. J'en fus très choqué. Est-ce parce que je suis un *E-C*, incapable de comprendre la conception de la religion dans les pays riches ?

Un prêtre m'expliqua que tout cela fut édifié à la gloire de cet homme « humble, simple et pauvre que fut le Christ ». Alors, là, je n'ai rien compris !... Je me suis rappelé que ce dernier, généralement pacifique et doux, avait de manière colérique chassé les marchands du temple de Jérusalem. Une demande surgit en moi : qu’aurait-il fait, en visitant cette basilique qui étale si orgueilleusement ce avec quoi il serait possible de construire tellement d’hôpitaux, là où ils manquent ?

Observant un autre site célèbre de la ville, le Colisée, ma première pensée fut : qu'auraient pensé les martyrs chrétiens, dévorés par des lions affamés, et qu'auraient dit les esclaves, contraints à s'entre-tuer comme gladiateurs ?... En effet, imaginez, vers l'an 3000, des touristes qui visiteraient le camp d'extermination d'Auschwitz et s'exclameraient : « Voici un monument de la civilisation allemande ! » C'est ce que, aujourd'hui, devant le Colisée, les touristes déclarent : « Voici un monument de la civilisation romaine ! »... Moi, je n'y vois qu'un sanctuaire de la barbarie...

Possible que, là encore, ma situation d’*E-C* m’empêche de discerner ce qu'est la civilisation. Face à ce monument, j'ai éprouvé uniquement de la honte pour les spectateurs qui y admiraient les sanglants crimes, de l'amertume contre les assassins qui les organisaient avec cynisme, et une profonde pitié pour les malheureuses victimes.

L'amie qui m'accompagnait, celle que j'ai déjà citée, m'a déclaré, avec un gentil sourire :

- J'espère que je ne te fâcherais pas si je te dis que ton jugement à propos du Colisée est un peu excessif.

J'ai simplement répondu :

- A l'excès de souffrance, l'excès de jugement.

Elle a désiré un éclaircissement. Je l'ai donné :

- Devant ce monument, qui est pour les autres une majestueuse arène, je m'identifie spontanément au gladiateur et au martyr qui y ont souffert ; c'est avec leurs yeux que je vois cet édifice, et comment puis-je le voir sinon monstrueux.

J'ai conclu, d'un ton qui se voulait plaisantin sans l'être :

Je suis un touriste dont le cœur guide toujours les yeux. Et mon esprit lui a donné une règle bien définie : « Sois toujours du côté de ceux qu'on humilie ».

Ma chère amie fit une remarque :

Tu me rappelles un pays du Moyen-Orient, le Qatar. Quand les gens iront prochainement jouir des matches de football, penseront-ils à tous les travailleurs immigrés qui ont construit le stade avec leur sueur et leur sang, pour un salaire de misère et des conditions de travail d'esclaves ?

J'aime beaucoup cette amie. Nos cœurs et nos esprits se correspondent harmonieusement.

Ah ! J'ai oublié de vous dire comment je l'ai connue. J'étais dans une salle d'hôpital, où je rendais visite à l'épouse marocaine d'un compagnon. Elle devait accoucher, mais elle était très inquiète du fait qu'elle ne parlait pas l'italien.

Une infirmière s'en approcha. Constatant que la femme au lit était marocaine, elle lui parla en français, déclarant qu'elle était d'origine française et vivait en Italie. Mais la femme enceinte, une paysanne provenant d'un village du Maroc, isolé en montagne, ne comprenait pas cette langue.

Alors, la nouvelle venue prononça quelques mots en... arabe !... La marocaine et moi en furent très surpris, très agréablement surpris.

L'infirmière a prononcé juste une dizaine de mots, mais ils eurent un effet magique. Les yeux de la patiente s'illuminèrent, elle respira avec soulagement et sa langue se libéra : elle proféra quelques mots en italien, des mots qu'elle savait mais avait honte d'employer. L'émotion apparut sur nos trois visages : la femme enceinte était touchée de se trouver en présence d'un ange compatissant sous forme humaine, l'infirmière était remuée d'avoir su donner du courage à une humble immigrée, et moi, j'étais réjoui de constater la force et la beauté de l'empathie et de l'échange entre les deux femmes. Voilà comment, dans cette salle d'hôpital, ont eu lieu deux accouchements : celui d'un charmant bébé et, entre la française et moi, une belle amitié.

A présent, c'est le milieu de la nuit. Je suis trop fatigué ; le sommeil me prend, mes yeux se ferment malgré moi. Je continuerai cette lettre demain soir.

Il est deux heures trente du matin. Je reviens du restaurant où je travaille. De onze heures à quinze heures, puis de dix huit heures du soir à deux heures du matin, je lave des assiettes. Le chef cuisinier, la soixantaine, est italien ; il est très gentil avec moi. Il m'offre toujours quelque chose de bon à manger, mais il arrive que je manque d'appétit. Une fois, il m'a demandé en souriant : « Pourquoi ? » J'ai répondu: « *Il morale non va*. » (Le moral ne va pas). Lui et les autres compagnons

de cuisine, un Chinois, un Égyptien et une Albanaise ont ri, dans le but de me détendre. Voilà pourquoi, quand ils constatent que je ne mange pas, ils m'interpellent, par amicale plaisanterie : « *Morale ?* ». Je secoue affirmativement la tête, tout en souriant, pour ne pas faire peser sur eux mon chagrin.

Souvent, pour ne pas dire tous les jours, je constate avec tristesse la quantité de nourriture qui reste dans les assiettes que je dois laver. Tant de bons et précieux aliments que les clients, rassasiées, dédaignent, et que je dois jeter à la poubelle. Et tant de bons restes de viande ou de poisson qu'un voisin récupère tous les soirs pour son chien et son chat !... En voyant ce gâchis, ma pensée va automatiquement à tous ceux que j'ai vus, dans notre pays, manquer même d'une miette de pain. Et même ici, dans la ville, j'ai vu des personnes qui manquaient de nourriture.

Alors, mon estomac se bloque... Je continue à jeter ici ce qui, ailleurs, ferait vivre, tandis que me parviennent de la salle du restaurant le brouhaha satisfait des convives et leurs éclats de rire... Seulement deux heures d'avion séparent les repus des affamés ! Parfois, une toute petite distance de quelques minutes !... Des questions m'envahissent : « Sont-ils sur la même terre, les uns et les autres ?... N’est-elle pas étrange, très étrange cette partie de l'espèce humaine, tellement différente de l'autre partie, qu'un Martien croirait, en se déplaçant de l'une à l'autre, être sur deux planètes distinctes ? »

Revenons au tourisme. Suivez le guide !...

La principale avenue, qui part du *Colisée,* s'appelle *Via dei Fori Imperiali* (Voie des Forums impériaux). Elle est jalonnée de statues d'empereurs. Cependant, la digestion des charmants et insoucieux pigeons les a plutôt salies. Néanmoins, les gens de passage admirent la majesté impériale sculptée dans le marbre, ils ne voient qu'elle : la majesté ! C'est-à-dire le *pouvoir* sur les autres ! Sur ceux qui regardent avec une tremblante vénération la puissance qui les dominent !

Là aussi, en contemplant les visages extasiés des touristes, je me suis nterrogé : «Devant ces Césars hautains, bombant le torse, le crâne couronné de laurier, ces touristes sont-ils capables de songer aux crimes qui leur ont permis de parader comme œuvres de pierre sur ce boulevard qui proclame leur position altière ?... » Bah ! Décidément, l'*Extra-Communautaire* que je suis n'est même pas capable d’être un bon touriste. On pourrait donc, aussi, m'appeler un *Extra-Touriste*.

J'ai, alors, cherché des statues d'esclaves célèbres. Normal qu'un *Extra-Communautaire* s'intéresse à d'autres *ExtraCommunautaires* de l'Antiquité. Par exemple, un homme qui me plaît beaucoup, un qui était, lui aussi, un *EC* : Spartacus...

Rien !... Aucune trace !

Comme je suis têtu ou plutôt optimiste de caractère, j'ai voulu vérifier si, au moins, une rue existe, portant son nom...

Oh joie ! Je l'ai trouvée !... Devinez où...

Dans la périphérie-dortoir.

Logique, non ?... Les patrons d'hier parmi les patrons d'aujourd'hui, au centreville

touristique, rutilant et joli, et les esclaves d'hier avec les esclaves d'aujourd'hui, dans la banlieue sale, pauvre et avilie. Mais c'est déjà pas mal, de constater une certaine reconnaissance au plus illustre des *EC* antiques. C'est là un signe d'un certain progrès de l'humanité.

Ces réflexions, naturellement, j'en fais part seulement à vous, parce que si je les exprimais ici, à haute voix, je risquerais de me faire ainsi traiter : « Eh ! Connard d'*ExtraCommunautaire* ! T'es là seulement comme invité, pigé ? Si t'es pas content, retourne dans ton trou d'origine ! »… S'ils étaient français, ils diraient « *bled* », «*douar* », « *gourbi* », « *smala* », ou, peut-être, « *savane* » ou « *jungle* »... C'est normal, pour ainsi dire. Par exemple, Jean Valjean, même devenu le père Madeleine qui transforma une petite ville en un centre prospère, même recevant l'honneur d’être proposé et élu Monsieur le Maire, resta toujours, aux yeux de l'opinion dominante, un galérien, un forçat, le voleur d'un morceau de pain. Et les gens des excolonies, même devenu citoyens du pays d'accueil, même haussés au rang de ministre de la République, demeurent des « *sauvages* » tout justes capables d'apprécier une banane. Le cerveau des fabricants d'opinion, et de ceux qui adoptent cette vision a encore besoin d'amélioration.

Cependant, moi, j'aime cette ville, Rome, en pensant à certains esprits qui l'habitent. En voici quelques uns.

Spartacus, dont j'ai déjà parlé, l'analphabète immigré par force, réduit en esclavage, parvint à former une armée d'esclaves ; elle fit trembler l'arrogance impériale romaine. Ce fut la plus exemplaire révolte d'opprimés dans le monde.

Brutus, indifférent aux privilèges de membre de la famille impériale, mit fin au dictateur abusif, bien qu'il fût son père adoptif.

Michelangelo (MichelAnge), rétribué pour peindre le Paradis, il y plaça des gens d'une splendide nudité, contraignant son commanditaire, le pape, à cacher avec des feuilles de vigne ce qu'il ne n'aurait su voir, comme disait Tartuffe.

Giordano Bruno, bien que vivant en une période d'obscurité intellectuelle haineuse, semblable à celle que traverse notre pays, en ce moment, eut le courage d'exprimer publiquement sa pensée ; il mit en doute la version biblique de la centralité de la planète Terre dans le système solaire. Contraint à l'abjuration, il a maintenu sa conviction, préférant l'éclat de la scientifique vérité aux souffrances du bûcher auquel il fut condamné.

J'aime également une chanson populaire. Elle parle d'une espèce de *EC*, lui aussi, mais italien. Titre de la chanson : *Barcarolo romano* (Conducteur de barque romain). Ce n'est pas uniquement une chanson romaine, c'est un chant du monde ! On y célèbre la barque de la vie, le fleuve du temps et la malchance d'aller à contre-courant. Si vous me promettez de ne pas trop vous attrister, je vous enverrai la chanson et sa traduction.

A propos de cet homme conduisant une barque, les gens d'ici s'apitoient en l'appelant « *Povero Cristo !* » (Pauvre Christ !). Concernant ce thème, je dois vous dire que Rome est pleine d'églises. Églises ! Églises ! Partout des églises !... Impossible de regarder quelque part sans avoir dans les yeux une église ! Quelquefois

même plusieurs dans une seule rue !... On m'a dit que les autorités d'alors étaient tellement convaincues de la carence de foi du peuple qu'elles ont multiplié jusqu'à l'outrance la construction de ces édifices. Néanmoins, le peuple, intelligemment malin, a inventé l'expression : « *A Roma si fa la fede, ma fuori ci si crede !* » (A Rome on fabrique la foi, mais en dehors on y croit.)

Rome a des mystères spécifiques. Par exemple, la présence d'un ange dans la Chambre des Députés. Cela peut vous faire rire mais l'une des présidentes de cette institution l'a affirmé avec le plus grand sérieux, et les journaux ont confirmé sa déclaration. En admettant la vision singulière de cette personne, je crois qu'elle est antidémocratique, vu que cet ange n'a été élu par personne. Comme vous le constatez, ce n'est pas seulement en Algérie que l'on croit voir des anges.

Voici un autre mystère de la ville. On peut admirer, au centre, les plus beaux palais que le bon génie humain a créé. Dans la périphérie, au contraire, vous serez tout à fait dégoûtés par les plus laides constructions que la médiocrité des administrateurs a implantées. On dit que là est intervenu un autre ange, un mauvais, dénommé « *palazzinaro* » ; c'est un mot qui indique péjorativement un constructeur d'immeubles dits populaires. Ces bâtiments lugubres, plus exactement ces cages à poule destinées à loger des êtres humains, ont permis l'apparition non de la *Madone* mais de « *Accattone* » (le voyou proxénète) et de « *Mamma Roma* » (la prostituée).

Ces deux films m'ont tellement ému. Ils m'ont rappelé la misère de chez nous, et m'ont convaincu que les misérables de Victor Hugo et de Charles Dickens existent encore et partout.

Ces films racontent les histoires malheureuses non pas de *EC* venus de l'étranger, mais de la périphérie même de la capitale. Ils partagent avec nous un défaut identique : la misère matérielle et sa conséquence : le dénuement culturel. La fin d'*Accattone* m'a profondément marqué : quand le jeune héros meurt, écrasé par une voiture, son dernier mot est « *Finalmente !* » (Finalement !). Il était soulagé de mourir pour échapper à l'enfer qu'était sa vie.

Il n'y a donc pas que des immigrés qui souffrent, mais aussi des gens nés ici.

Malheureusement, les riches mettent en concurrence les pauvres d'ici et d'ailleurs, pour tirer profit de leurs adversités. Classique guerre entre pauvres, au bénéfice de leurs exploiteurs. Et, comble de la malchance, les pauvres sont trop pauvres pour comprendre ce dont ils ont besoin : ne pas se haïr réciproquement, mais s'entraider. Je vous cite un exemple.

Voilà quelques jours, je rentrais chez moi, vers deux heures et demie du matin. Glacial était le vent de l'hiver. Sous les portiques de mon immeuble, j'ai vu deux hommes, enroulés dans des cartons, allongés par terre. Ils étaient très proches l'un de l'autre, sans doute pour se réchauffer mutuellement.

Je me suis calmement approché d'eux. Ils eurent un mouvement d'inquiétude. C'est normal, aije pensé : la ville est une jungle où l'homme est un loup pour son semblable. Alors, amicalement, je leur ai souri. Par chance, ils se sont tranquillisés.

J'en fus encouragé. Je me suis agenouillé près d'eux. L'un était originaire d'Afrique subsaharienne, l'autre italien. La misère n'a donc pas de nationalité, et, quelquefois trop rarement, hélas ! elle possède la vertu de rassembler. Ah ! Si tous les malheureux du monde se solidarisaient !... Alors, oui ! Le bonheur, devenant un bien commun, existerait vraiment pour chacun. « Dans mon immeuble, aije déclaré aux deux infortunés, au rezdechaussée, se trouve une petite chambre de concierge ; elle est inoccupée. Je vous propose d'aller y dormir, puis de la quitter très tôt, le matin, sans être aperçus. Les habitants de ce bâtiment ne seraient pas contents de vous voir ici. »

Les deux malheureux hésitèrent ; ils ne parvenaient pas à croire à une telle générosité. Dans leur regard, la méfiance combattait la confiance... Cela ne m'étonna pas ; si j'avais été dans leur situation, j'aurais eu la même réaction... J'ai donc insisté avec tact... Ils vinrent avec moi.

Après les avoir installés à l'abri du dangereux froid, je suis entré chez moi.

Ma conscience était soulagée. Néanmoins, dans mon lit, mon esprit resta occupé par des réflexions douloureuses. J'aurais pu être l'un de ces hommes sans domicile... Ils auraient pu être mon père ou mon frère... En tout cas, nous étions, tous les trois, d'une même famille, celle des êtres humains... Comment puisje vivre dans un immeuble, parmi des gens auxquels je dois cacher d'avoir offert l'hospitalité d'un petit espace non utilisé à des personnes qui, autrement, risquaient de mourir de froid ?... Comment me confier au sommeil, alors que je n'ai pas eu le courage d'offrir cette même hospitalité dans un lieu plus adéquat, ma chambre même, craignant d'avoir des problèmes avec mes voisins ?... Ne suisje pas en train de devenir comme la plupart des gens, dominé par la peur et par mon intérêt personnel au détriment des autres ?...

Je ne disposais pas de réponses satisfaisantes ; cette incapacité interdisait au sommeil de me procurer le repos dont j'avais besoin. J'ai tenté de me tranquilliser en pensant que les deux hommes, en ce moment, dormaient, dans un abri adéquat.

« Oui, mais demain soir ? »... Je me suis résolu à trouver le moyen de les faire dormir toutes les nuits au même endroit. Et, peutêtre, si nous devenions amis, dans ma chambre. L'espace est petit mais suffisant.

Le lendemain, au retour du travail, la nuit, ils n'étaient pas là. Ni les nuits suivantes. J'ai espéré qu'ils avaient trouvé un meilleur refuge.

Je reviens au palazzinaro, l'ange maléfique ou, plutôt, le démon. En plus de l'argent gagné, il s'est offert le plaisir de jouer au spirituel. Voici des exemples. L'un des horribles quartiers de périphérie a été nommé *Centocelle* (Cent cellules). Quel culot, n'estce pas ?... Et la dégueulasse avenue principale s'appelle *Via della Primavera* ! (Rue du Printemps !)... Rien de moins !... C'est constater à quel point l'arrogance se moque de l'indigence. Et je suis dans le monde qui se dit civilisé !... Cela m'a porté à croire que la civilisation s’arrête là où domine l’appât de l'argent.

Je dois aussi vous parler de choses belles, c'est plus agréable.

Vous savez que j'ai toujours aimé l'histoire passée, parce qu'elle fait tant défaut et parce u'elle est si méconnue en Algérie. Ce ays a été victime de trop d'envahisseurs

destructeurs, et trop peu d'autochtones ont laissé des traces. Voilà pourquoi, à Rome, dans certaines parties de la ville, notamment au centre historique, la vue de ruines datant de plus de deux mille ans me bouleverse, et les toucher me donne le vertige... Comment l'éviter quand ma pensée s'emballe en imaginant tout ce que le passé a contenu de vies humaines et d'événements, attestés par ces pierres, quand la même pensée me dit que je suis, avec ma modeste et courte existence, l'un des chaînons de ce flux continuel, quand je satisfais un besoin toujours inassouvi : faire partie de l'humanité, de son passé, et le sentir, comme une plante hume ses racines ?...

L'intelligence des gestionnaires de la ville a permis de conserver certaines voies de communication, encore pavées par des dalles antiques ou des pierres du Moyen-Age. J'y marche avec l'ivresse d'entrevoir les pas des hommes et des femmes qui m'ont précédé, aux siècles passés. Certains venaient, eux aussi, du pays que j'ai quitté. La plupart étaient des esclaves. Et je souris de compassion si quelque descendant de ces asservis, mais de nom et de nationalité italiens, dans l'ignorance de sa descendance, se croit supérieur en jouant au « raciste antiimmigré ». C'est vrai que sa pauvreté ne lui a pas permis d'étudier, pour connaître la folichonne loi de l'hérédité.

A présent, le vent migratoire a pris une direction opposée. C'est moi, fils de Numides ou de Sarrasins, ou encore de leur mélange, mais peutêtre, aussi, descendant de quelque Romain qui s'était établi en un lointain passé sur la terre de ma naissance, c'est moi donc qui viens à Rome.

Mais, je ne suis pas venu, moi, comme envahisseur, spadassin ou voleur ; et ce que je veux, ce ne sont pas les épices, les terres à coloniser et l'or, en semant chez les indigènes le malheur. Je cherche seulement un travail et, éventuellement, une école pour mes futurs enfants, avec l'espoir qu'en cette ville existent des enseignants dignes de sa civilisation passée. Elle a donné au monde, entre autres, le savant Galileo Galilei, l'artiste et savant Leonardo da Vinci, le poète Dante Alighieri et le libertaire Malatesta. Ce dernier nom est comique, car ce Malatesta (Mauvaise tête) avait un très bon cerveau, tout entier consacré à rendre le monde plus beau !

Malheureusement, ce peuple parmi lequel je vis a accepté que ses dirigeants manifestent, également, un aspect barbare. Trois exemples suffisent. Sur une très belle place de la ville, faite pour la poésie et poétiquement appelée *Campo de' Fiori* (Champ des Fleurs), fut brûlé vif, à cause de ses idées libératrices, Giordano Bruno, que j'ai déjà évoqué. A Florence, Girolamo Savonarola institua une dictature théocratique, semblable à celle que certains veulent établir en Algérie ; elle amena ce soidisant « illuminé », qui ignorait de jouer avec ce qualificatif, à brûler les livres et les œuvres d'art, pour finir par subir le même sort. Enfin, Antonio Gramsci. C'était un homme totalement dévoué aux humiliés ; il fut jeté en prison pour le reste de sa vie, pour éliminer sa pensée, a déclaré son infâme bourreau, Benito Mussolini. Il imposa à ce beau pays qu'est l'Italie ce qui fut sa honte : le fascisme, lequel inspira cette honte encore plus honteuse : le nazisme.

J'en arrive à quelque chose qui me fait le plus de peine. A Rome, trop de personnes instruites, qui se font appeler de « gauche », « socialistes » ou même «communistes», déclarent me vouloir du bien. En réalité, j'ai découvert qu'ils ne font que m'utiliser

dans leur jeu favori : conquérir un fauteuil administratif ou, l'ayant déjà, augmenter leur compte bancaire. Par exemple, dernièrement, dans mon quartier de l'Esquilino, ils ont voulu créer une librairie spécialisée dans les problèmes d'immigration, à destination des immigrés. J'ai noté que ces promoteurs ne mettaient pas leur argent dans ce projet ; ils demandaient aux institutions étatiques de leur accorder un local et une subvention. J'ai constaté que tous les membres du comité promoteur étaient des italiens ; pas un seul immigré ne se trouvait parmi eux. Pourtant, des intellectuels immigrés existent et sont connus dans la ville et dans le quartier. Quelques temps plus tard, les mêmes Italiens ont voulu créer une *Maison des Cultures du Monde*. Là, également, ils ont réclamé des subventions gouvernementales, et, encore une fois, ils n'avaient invité pas un seul immigré à faire partie de leur comité.

A une réunion de ces autoproclamés « amis » des immigrés, j'ai formulé la remarque sur l'absence d'immigrés parmi eux, et j'en ai demandé le motif. On ne répondit pas à ma question. Depuis lors, je ne fus plus invité à d'autres réunions. J'ai compris que j'étais là uniquement pour applaudir et justifier que des autochtones soit disant camarades s'enrichissent et recueillent des honneurs. Depuis lors, aussi, ces damesetmessieurs m'ont ignoré : même dans la rue, ils m'évitaient. Pour eux, j'étais devenu invisible, en somme clandestin, bien que je disposais de papiers en règle ! C'est à propos de ce genre de personnes qu'a été émise le fameux proverbe : « Dieu, sauvemoi de mes amis ! Quant à mes ennemis, je m'en charge ! »

A l'opposé de ces Italiens qui se vantent de leurs idées prétendument « progressistes », j'ai trouvé des Chrétiens, oh ! pas beaucoup, une toute petite minorité , qui pratiquent réellement la charité envers les démunis, sans distinction d'origine.

Ah, capitale du Christ Sauveur !... Tu t'es déclarée capable d'accueillir trente millions de pèlerins, et de telle manière qu'ils « ne se sentent pas étrangers », mais tu restes sans autre réponse que les prières devant trois cents mille « *Extra-communautaires* ». Jésus ! Jésus !... Pourquoi ne revienstu pas sur la place Saint Pierre, pour répéter à la télévision et en mondovision, si on te le permets, que tu es, toi aussi, un *ExtraCommunautaire*, un pauvre parmi les pauvres, et que tu es venu non seulement pour prier mais aussi pour agir, et d'abord en faveur de ceux qui n'ont pas d'argent ni de documents de séjour, ni de connaissance pour les obtenir ?...

Mais les autorités ecclésiastiques, en dépit de leurs déclarations, peuventelles souhaiter réellement ta réapparition ?... Ne sontelles pas dissuadées par la crainte de te voir distribuer les richesses de la Basilique aux démunis de tout, et de reprocher aux prélats leurs vêtements luxueux, tandis qu'ils prêchent aux fidèles d'avoir envers les pauvres un comportement respectueux ?

Quelquesuns m'ont reproché ces propos irrévérencieux parce que je ne suis pas catholique. « Ne suffitil pas, aije amicalement répliqué, d’être simplement humain pour ressentir l'injustice, surtout quand elle se cache derrière l'imposture, quelque soit l'étiquette revendiquée ? »... J'ai précisé, en outre, l'existence de Catholiques qui partagent mon opinion ; ils fréquentent non seulement une paroisse, mais tout autant les faubourgs miséreux de la ville. C'est ainsi que j'ai connu ces religieux dont la foi est un amour réel et concret du prochain. Ils sont également

venus vers moi, pour m'aider, sans me demander quelle était ma conviction religieuse, sans même s'assurer si j'en avais une. Il leur a suffit d'avoir affaire à un être humain. N’estce pas beau, touchant, bouleversant ?...

Retournons au temps actuel et aux choses agréables. J'habite au bord d'une place. Elle n'a pas un nom de fleur, mais d'un certain « *Vittorio Emanuele* ». J'ai appris que c'était un roi, ce genre de sangsue qui vit aux dépens des peuples. Moi, j'appelle ce lieu *Piazza del Mondo,* la Place du Monde ! J'y vois de plus en plus de personnes arriver de tous les continents, de toutes les couleurs de l’arcenciel humain, de toutes les musiques et langues de la planète. Cela m'offre le plaisir de voyager gratuitement et en quelques minutes d'un peuple à un autre, sur la place, dans les rues, dans un restaurant ou un bar.

Malheureusement, certaines de ces personnes manquent non seulement d'argent mais aussi d'éducation. A ces infortunés, personne n'a enseigné que, dans la rue, il est impoli de cracher ou d'uriner, nocif de se saouler à mort, injuste de voler, criminel de vendre de la drogue ou de contraindre des femmes à marchander leur corps. Ces « *poveri Cristi* » (Pauvres Christs) disposent de trop peu de Christs pour les aider à sortir de cet enfer ; ces « *damnés de la terre* » n'ont pas assez de «sauveurs » laïcs pour leur permettre de sortir de l'horrible tunnel où ils errent.

A leur sujet, j'ai écrit une sorte de poème qui pourrait être chanté. Le voici :

Ainsi est leur monde

Ils m'ont empêché d'accéder
à la splendide connaissance
et me reprochent d' oublier
ma lamentable ignorance.
N'ayant pas d'emploi assuré,
ils me jettent un mépris outré.
Quand mon labeur est fatiguant,
ils me traitent de fainéant.
Dans chaque cas, ils me haïssent
et de leur haine me salissent.
Quand, les imitant, je les hais,
ils en restent scandalisés.
Ils ne comprennent pas pourquoi
je les fixe d'un air narquois.
Ils me traitent alors de taré,
détritus de l'humanité.
Ainsi est leur monde,
tristement immonde.

Maintenant, je vais vous faire un peu rire. Le texte que vous venez de lire m’a été inspiré par un drôle de bonhomme. Un jour, quelqu'un le rencontra dans la

rue et le traita de « chien ». Le bonhomme, sans se troubler, s'approcha de l'inopportun, leva tranquillement une jambe et sur le pied de l'autre urina.

Pourquoi ? s'étonna ce dernier.

Tu m'as traité de chien, j'ai alors agi envers toi en conséquence.

L'auteur de cet exploit était Diogène, le fameux philosophe antique.

J'en reviens aux autres qu'on traite, ici, pis que des chiens. Vous remarquerez que ces considérations ne concernent pas seulement les immigrés, mais aussi les autochtones, exclus de bienêtre social. Si dans un panier se trouve une pomme pourrie parmi d'autres qui sont bonnes, qui serait assez fou pour l'accuser d'être la responsable de sa pourriture, ou de jeter tout le contenu en même temps qu'elle ? De même, si, parmi les immigrés, sans oublier les autochtones,il existe des délinquants, estil juste de les considérer comme étant les seuls responsables de leur comportement, et, en refusant cette minorité, de rejeter avec elle la majorité, c'està-dire ceux qui acceptent d'avoir un gagnepain dans des conditions épouvantables, en échange d'un salaire de survie, quelques fois pas même déclaré par le patron, pour éviter les impôts ?

Ma main ne parvient plus à tenir le stylo. Elle a lavé trop d'assiettes, trop longtemps. Et ma caboche est trop fatiguée pour commander à la main de poursuivre l'écriture. Je continuerai demain. Maintenant, j'espère dormir en rêvant de vous, d'être ensemble autour d'une table, devant un beau couscous fumant !

Enfin, la journée de travail est finie. A présent, c'est la nuit. Je ne suis pas seul dans ma chambre puisque je suis avec vous par l'esprit !

Une information, que je viens de lire dans un journal algérien, m'a causé une profonde amertume. A Oran, la police a opéré une rafle d'immigrés africains, pour les renvoyer à la misère et à la guerre, dans leur pays d'origine. Et voilà : la générosité n'est nulle part de ce monde, quelques soient l'histoire et la religion... Je ne parviens pas à discerner quelle perversion amène l'être humain, après avoir subi un outrage, à refuser son aide à un semblable, ayant souffert un outrage identique. Et pourtant le premier se proclame bon citoyen et bon religieux.

Chers parents, chers sœurs et frères, je sais que ce genre de propos vous attriste mais ne vous dérange pas. Maman nous a appris à ne jamais devenir aride, en fermant notre cœur devant ce qui choque l'égalité et la solidarité.

Pour revenir à moi, sachez que ma chambre est jolie,afin d'en éloigner toute mélancolie. Elle est malheureusement un peu chère, étant donné mon salaire. C'est la loi des propriétaires.

Mais je préfère sacrifier ainsi une partie de mon revenu plutôt que de résider dans les habituels ghettos horribles, où se réfugient la majorité des *EC*. Ces lieux ressemblent trop aux tristement fameux ghettos du temps où les Juifs étaient les Palestiniens des Européens. C'est encore toi, maman, qui m'a enseigné cette manière de voir : si l'iniquité sociale peut condamner à la pauvreté, il reste une chose

précieuse que personne ne peut nier à cette victime : sa dignité. Ah ! Si la majorité de ces malheureux en étaient convaincus, ils ne seraient plus des vaincus !

En ce qui me concerne, mon employeur croit m'accorder un salaire juste, selon, ditil, ce qu'il appelle « la loi du marché ». Pour moi, le marché ne devrait concerner que les marchandises. Deux motifs m'ont dissuadé de lui exprimer ma conception : ne pas perdre mon travail, et la conviction que, pour lui, je ne suis que cela, une marchandise.

Malgré cela, je veux dire malgré toutes les laideurs des rapaces spéculateurs, Rome est, du point de vue de la nature, un paradis !... Vraiment, un paradis !... Il me faudrait être poète pour la décrire... Elle est entourée de délicieux lacs profonds ; ils sont des perles bleues autour de son cou. Les yeux sont enchantés par des collines verdoyantes, où la vigne répand généreusement ses teintes charmantes. Chaque saison offre ses produits et ses beautés, ses arômes et ses bontés, ses concerts d'oiseaux rassasiés. Le ciel est le plus souvent d'un bleu doux qui caresse les yeux, et les couchers de soleil ont des couleurs d'une splendeur qui enchante l’âme et acclame l'harmonie et la magnificence de notre planète. Je savoure tous ces cadeaux gratuits comme des baumes sur les blessures de la vie.

Souvent, durant mon jour de repos, le lundi, et quand le temps est beau, je vais contempler les vagues bleues de notre Méditerranée. Assis sur le sable, qui me rappelle celui de notre désert, je songe, perplexe, à ce qu'est la société humaine. « Je me trouve de ce coté de cet espèce de grand lac, et, de l'autre coté, à Oran, vous vivez, ô mes chers mère, père, sœurs et frères !... Et vous aussi, mes amis !... Je voudrais avoir des ailes pour voler et aller partager avec vous quelques moments de bonheur !... » A cette évocation, à ce désir, mon cœur est, alors, scindé en deux : une partie jouit du calme flux et reflux des ondes, tandis que l'autre partie... saigne... de votre absence.

Mais, cet été, ah ! Cet été !... Je vous prie de me pardonner, je crois que vous allez pleurer...

Je n'arrive plus à voir la mer, je m'efforce même de ne pas y penser... Trop de cadavres d'immigrés la remplissent... Hommes, femmes, jeunes, vieux, gamins, bébés, provenant de plusieurs pays.

Chaque soir, je les vois sur la télévision qui se trouve dans la cuisine du restaurant où je travaille. Je ne peux éviter de regarder cette hécatombe, ce génocide, cet holocauste. Et l'auteur de ces exterminations, ce n'est pas la mer, comme on le déclare ici, ce sont les lois des peuples riches !... Comment ignorer ces crimes sans en être complice ? Avoir dans les yeux, soir après soir, des cadavres de tous les âges, entendre égrener le chiffre des noyés, imaginer leur terreur à l'approche de l'affreuse mort, leur horrible agonie, le corps violemment ballotté par les flots inexorables, la bouche toute ouverte sans pouvoir crier pour un secours qui, de toute manière, n'existe pas, les yeux effarés fixant un ciel impitoyable, l'ultime souvenir des êtres chers quittés pour toujours, le père et la mère ou l'épouse et les enfants qui n'auront pas le coup de téléphone de l'arrivée sain et sauf, l'eau qui envahit et remplit les poumons, les bras qui s'agitent désespérément en soubresauts dérisoires, et, en

même temps, savoir qu'on a seulement vingt ans, trente ou quarante, et mourir ainsi, seul, alors qu'on cherchait à vivre !... J'aurais pu être un de ces noyés !...

Souvent, mes yeux se gonflent de larmes ; elles coulent jusqu'aux lèvres, me rappelant atrocement la saveur de la mer... Estil un cœur, l'organe qui apprend cette horrible tragédie sans être bouleversé ?

Une image ne me quitte pas. Je la vois même dans l'eau savonneuse des assiettes que je lave, dans la cuisine du restaurant. C'est la photo d'un tout jeune gamin d'à peine cinq ans. Son visage est beau, bien proportionné ; mais son corps est maigre, les jambes un peu arquées, les pieds nus sur le sable. L'enfant est sur la plage, où il a débarqué de ce qu'on appelle une charrette de la mer. Ses parents ont disparus, engloutis parmi d'autres. Chacun des quelques rescapés porte une veste orange de sauvetage. Vous vous rendez compte ?... Affronter la mer sur une barque qui devrait ne pas contenir plus de vingt personnes, et se trouver dessus au nombre de cinquante et plus ? Avec seulement une veste de sauvetage ? Et naviguer clandestinement?... Non pas quelle courage, mais quel immense et effroyable désespoir pousse à une telle folle entreprise ?... On admire Ulysse et son odyssée. Et ces immigrés clandestins, qui sera le poète qui en écrira le récit épique, où les responsables ne sont pas des dieux ridiculement féroces, mais des êtres humains qui se prétendent l'exemple de l'humanité ?

Sur la photo, oh ! les yeux du petit enfant !... J'en ai vus, des yeux bouleversants. Mais ces deux yeuxci !... Effarés ! Effarants !... Les yeux d'Abel devant Caïn !... Les yeux d'un enfant juif devant un four crématoire, les yeux d'un enfant palestinien face à un char israélien, les yeux de tout enfant du monde fixant le canon de fusil du soldat assassin... Ces yeux exprimaient toute la peur, toute la stupeur qu'un être humain peut manifester. Ils ne comprenaient pas le monde qu'ils regardaient !... Que deviendra cet enfant immigré clandestin, cette version contemporaine de Gavroche et d'Oliver Twist, cet enfant condamné, comme Jean Valjean, à la clandestinité ?... Et s'il tourne mal, qui en est responsable ? Ses parents qui ont tenté de le sauver du malheur en périssant, ou ceux qui veulent l'y maintenir, en se déclarant innocents ?

La contemplation, l'image, la pensée de la mer chérie me sont devenues insupportables. Les vagues de la plage me paraissent d'immenses larmes gémissant d'être transformées en linceuls. Le magnifique ciel bleu de jour, et les splendides étoiles nocturnes me sont devenues difficiles à admirer : je les vois avec le regard de celui dont la barque a chaviré... Un vers que j'avais écrit et accroché dans ma chambre, avant de partir, moi aussi, me revient en mémoire : « Homme libre ! Toujours tu chériras la mer ! » Qu'écrirait Baudelaire, aujourd'hui ?... Probablement ceci : Hommes et femmes au cœur de requin ! Comment acceptezvous que la mer soit un tombeau pour qui a faim de dignité et de pain ?

Chaque fois, resurgit la même lancinante question dans mon esprit. A l'époque nazie, les gens se sont excusés des crimes contre l'humanité, en déclarant : « Nous ne savions pas. » Mais, aujourd'hui, ils sont informés des tragédies de l'immigration clandestine, ils savent. Les journaux et les télévisions sont quotidiennement pleines de photos et d'informations !... En verrouillant les frontières, en hissant des murs

et des fers barbelés sur terre, en patrouillant avec des navires sur mer, en surveillant l'espace à partir de satellites dans l'air, pour empêcher la venue des victimes de l'oppression et de la malnutrition, ne s'agitil pas, aussi, de crime contre l'humanité ? Et les citoyens qui permettent à leurs dirigeants d'agir ainsi, sontils innocents ? Quand les lois civiles contredisent les exigences de la solidarité, ces lois sontelles à respecter ? N'estce pas un droit et même un devoir de lutter pour leur modification sinon leur abolition, pour créer des règles conforme à la raison, à la justice, à une digne humanité ?... Antigone ! Antigone !... Où estu ?… Qui ensevelira le frère, laissé pourrir dans la mer, par son frère orgueilleux et fier, commandé parles Créon de la terre ?

Mais qu'est ce donc que cette partie de l'espèce humaine qui refuse le secours à l'autre partie en danger ? Qu'atelle d'humain ? Pourquoi manquetelle d'empathie et de pitié ? Comment peutelle employer le verbe « aimer » et le substantif « bonté » ?... Comment peutelle se regarder dans un miroir ? Comment peutelle se targuer d'être civilisée ? De croire en un Dieu de charité ?... Enfin, tous ces gens qui refusent leur aide, pourquoi s'étonnentils quand ils apprennent que certains désespérés, constatant l'insensibilité des nantis, choisissent une autre tragédie ?... Au lieu de s'embarquer sur une chaloupe incertaine avec le risque de mourir, ils préfèrent risquer cette mort d'une autre façon : en rejoignant ceux qui combattent les armes à la main contre ce qu'ils appellent « L'*Occident* » ?... N'estce pas ainsi que la haine engendre la haine, que les semeurs d'indifférence récoltent la tempête de la violence ?... L'oublientils par trop d'inconscience, ou par trop d'arrogance ?

Quand j'exprime ces observations, ici, je fais grincer furieusement des dents à ceux qui ne connaissent pas ou ont oublié la signification des mots justice, respect et solidarité. Par contre, il y a des personnes qui comprennent et partagent mon opinion ; elles sont ce qu'on appelle les « Justes » de ce peuple. Dommage qu'ils soient minoritaires.

Excusezmoi, j'ai trop mal à la tête, et, peutêtre, je vous ai causé le même malaise. Trop de questions... Sans réponses... Je n'arrive plus à continuer à penser, à écrire. Je suis certain que vous me comprenez. Demain, je finirai cette lettre, je l'espère. Portez-vous bien ! Je vous aime !

Me voici, de nouveau, avec vous !

Un soir, en rendant visite à mon amie française, je l'ai trouvée occupée à lire. L'ouvrage s'intitulait : La chute de l'empire romain.

Pourquoi cette lecture ? » aije demandé, intrigué.

Je veux comprendre, réponditelle, pourquoi cet empire a considéré normal d'aller dominer d'autres peuples, et pourquoi il s'est étonné, ensuite, quand ces peuples ont voulu l'envahir.

Je lui ai marqué mon admiration par un beau sourire, puis j'ai ajouté :

Moi, j'ai fini de relire l'*Odyssée* de Homère, et je suis en train de lire l'*Énéide* de Virgile.

Oh ! s’exclamatelle. Je te comprends. Il est moins scandaleux de savoir les hommes condamnés par des dieux méchants que par des hommes, comme c'est le cas, aujourd'hui.

J'aime passer des moments avec cette amie. Nous provenons de pays différents, nos couleurs de peau sont différentes, nos cultures différentes, nos religions différentes, nos langues différentes, nos sexes différents, nos expériences de vie différentes ; pourtant, nous éprouvons les mêmes sentiments, les mêmes sensations, nous avons les mêmes réflexions.

Parfois, des Romains, dotés de compassion, m'ont demandé :

Tes racines ne te manquent pas ?

Que répondre ?... Cette préoccupation m'atteignait comme un stylet de chirurgien sur une blessure ouverte, et sans anesthésie.

Oui, mes racines me manquent, était ma réponse.

Par la suite, je me suis méfié de ce genre d'opinion. Cela m'est arrivé quand j'ai vu des gens, d'ici et de chez nous, évoquer leurs « racines » pour mépriser, haïr puis exclure ceux qui en avaient d'autres.

Par chance, un jour, j'ai lu la réponse à cette même question, avancée par un autre *EC*. Venant d'Asie mineure, il résidait à Athènes. Voici sa réplique : «Je ne suis pas une carotte ni une salade pour avoir besoin de racines. Je suis un oiseau qui ne connaît pas de frontières, il édifie son nid là où cela lui plaît. » Ce sage, j'en ai déjà parlé. Il se nommait Diogène, un philosophe très particulier, dont les réflexions m'ont énormément aidé pour affronter mon existence d'*Extra*-etc.

J'ai cependant une difficulté à me concevoir en oiseau ; contrairement à moi, lui a la chance de ne pas se voir exiger un passeport et un permis de séjour, là où il décide de résider.

Diogène m'a fourni également une autre leçon, très précieuse. A quelqu'un qui lui demandait ce que l'exil lui avait causé, il répondit : « la pratique de la philosophie ». C'est mon cas, aussi : comprendre correctement le monde et bien gérer ma vie.

J'ai, également, lu cette belle affirmation : « Ma patrie est là où je suis heureux. » Jedirais plutôt : où je suis le moins malheureux. Je ne suis pas assez intelligent pour détenir cette clé, la plus précieuse de toutes : celle qui permet de se dire heureux. Comment éprouver le bonheur tant qu'existent des êtres humains traités moins que des chats ou des chiens ?

Et voici la question à mille dollars !... On a voulu savoir, comme vous, auparavant, pourquoi, moi Algérien, j'ai immigré en Italie plutôt qu'en France, étant donnés l'histoire liant les deux pays, le fait que mon instruction s'est effectuée en langue française, et qu'une partie de mes études ont eu lieu dans une ville de France. Je répondais en souriant : « C'est le résultat du mektoub, le destin ! »

Je plaisantais, bien entendu, mais seulement à moitié. En effet, malgré tous les motifs rationnels que j'aurais pu évoquer, ce choix est une énigme.

J'ai voulu l'élucider quand j'ai appris l'existence de la « *Bocca della verità* » (la bouche de la vérité). C'est un morceau de marbre de la Rome antique, figurant un visage à la bouche ouverte. En plongeant la main dans le trou, on est censé entendre la vérité qu'on cherche. Je me suis amusé à accomplir le rite. La pierre est restée muette. l m'a plu, cependant, de lui offrir une caresse.

On m'a, aussi, posé cette autre question à mille dollars :

Mais si toi ou d'autres immigrés n'êtes pas contents ici, pourquoi ne retournezvous pas dans votre pays ?

Oh ! aije répondu calmement, les motifs sont simples. D'une part, la vie la plus dure et la plus humiliante, ici, l'est moins que dans nos pays d'origine. D'autre part, nous considérons toute la planète comme notre patrie, vu que nous sommes tous des terriens.

Puis j'ai exposé à mes interlocuteurs un peu de leur histoire. Il y eut un temps, en Europe, où, pour aller d'une ville à une autre, il fallait un passeport et un permis pour y séjourner. Eh bien, viendra le temps où l'on s'étonnera d'apprendre qu'il y eut une époque, celle que nous vivons, où existaient des pays qui exigeaient un passeport pour y aller, et un permis de séjour pour y demeurer... Pourtant, les dirigeants de cette planète, bien habillés, souriant de toutes leurs blanches dents, se croient instruits, intelligents, la crème de la crème !... Ils sont persuadés que le fait de détenir le pouvoir prouve leur qualité supérieure. Ils ignorent la réponse de Diogène à Alexandre que l'on nomme Grand. Il avoua au philosophe :

Si je n'étais pas Alexandre, j'aurais voulu être Diogène.

Ce dernier lui fit remarquer :

Moi, je pourrais être Alexandre, il me suffirait de vouloir dominer les autres. Mais toi, tu ne peux pas être Diogène.

Et pourquoi donc ? interrogea celui qui croyait tout savoir.

Tu ne sais pas imposer à toimême ce que je parviens à faire.

Quoi ?

Éliminer en moi tout désir de vouloir dominer les autres.

Pardon ! Excusez-moi ! Permettezmoi de vous parler de tout cela ; c'est plus fort que moi. Mon cœur est trop plein. Comme on dit chez nous : « Celuilà seul qui est assis sur un brasier en sent la brûlure ».

J'ai besoin de vous dire tout, pour me soulager un peu, comme dit maman. Et j'espère que vous ne vous inquiéterez pas outre mesure : vous savez que les épreuves m'enseignent le courage.

Heureusement, je vis, également, des moments de plaisir. Rome est un plateau de théâtre où, souvent, quelqu'un se promène ou travaille tout en se prenant pour Caruso, le célèbre ténor, et chante allégrement la populaire ballade : « *Roma, mia bella ! Dai ! Stai con me buona !...* » (Rome, ma belle, allez ! Sois bonne avec moi... ». Qu'elle est belle, douce et musicale, la langue italienne ! Encore plus quand elle est chantée. Je l'appréciais davantage quand je ne la comprenais pas ; n'étant alors, pour moi, que des sons harmonieux et caressants, elle m'offrait le charme du mystère. Néanmoins, la pratiquant aujourd'hui, mon amour pour elle s'est approfondi, comme

celui que l'on éprouve pour une femme dont la connaissance ultérieurement agréable nous la rend plus aimable.

J'ai découvert des mots curieux et amusants. Par exemple, à Naples, le langage populaire utilise le mot « *uaio*' » pour désigner un brave petit garçon. J'en ai découvert l'origine ; c'est le mot français « *voyou* ». Cela provient de l'occupation française de la ville, ans le passé. Comment ce terme a pris un sens positif, affectueux, mystère ! C'est l'œuvre du génie du peuple napolitain. J'ai, aussi, repéré des mots de notre idiome oranais qui, en algérianisant des mots français, les a transformés en termes plus proches de l'italien. Par exemple, le français « *hôpital* » est devenu, chez nous, « *sbitâ »r*, qui est proche de l'italien « *ospedale* » ; le mot « *table* » se dit chez nous « *tabla* », et en italien « *tavola* ». Intéressant et amusant, n'estce pas, cette migration, libre et créative, des mots d'un peuple à un autre ?...

Estil raisonnable et juste d'accepter la migration des mots et pas celle des humains ? Plus grave encore : estil raisonnable et juste que les dirigeants actuels du monde demandent le maximum de liberté de circulation pour les marchandises et l'argent, tout en exigeant, dans le même temps, le minimum de circulation des êtres humains ?... Franz Kafka ! Toi, le spécialiste de l'étrangeté humaine, reviens !... S'il te plaît, écris un roman làdessus : le procès des maîtres de ce monde. Ils croient que le sinistre cauchemar qu'ils appellent mondialisation est une belle invention, alors que c'est une réduction des peuples à des produits dont le seul but est d'engendrer du profit pour les vautours qui détiennent un capital !... Mais, aussi, Franz, montre comment les êtres humains peuvent combattre ces soitdisant « forces supérieures » et s'en affranchir !... Je te le demande, parce que tu as écrit : « Un livre doit être la hache qui fend la mer gelée en nous ; voilà ce que je crois. » Et tu as, aussi, affirmé : « Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? »… Ha ! Ha ! Ha !... Pour avoir cette conception bien proclamée, l'ami Franz devait être très fâché. C'était un modeste juif tchèque qui avait émigré dans la riche germanique Berlin.

Personnellement, je me contenterai d'un bouquin faisant naître chez le lecteur de la compassion dans le cœur, et de l'intelligence dans l'esprit. C'était le cas quand, maman, tu me lisais, le soir, dans mon enfance, quelques récits des *Mille et Une Nuits*, ou des romans comme *Les misérables* de Victor Hugo, *L'assommoir* d'Émile Zola, *Poil de carotte* de Jules Renard.

Peutêtre vous ne connaissezvous pas ce Franz Kafka dont je parle. Je vous conseille de lire ses romans, comme vous avez lu, en leur temps, ce livre magnifique d'un autre Frantz, nom de famille Fanon : *Les damnés de la terre*.

Je dois, maintenant, vous avouer une chose qui m'a très agréablement surpris. Dans les rues et surtout dans les parcs, j'ai vu beaucoup de jeunes et de moins jeunes qui se tiennent par la main, amoureusement. Parmi eux, j'ai remarqué des personnes même du troisième âge, ceux qu'on appelle chez nous *chibani*, des vieux. Les plus jeunes s'enlacent avec une délicate ferveur, en échangeant de doux baisers... Que c'est beau ! Émouvant !... La tendresse m'a toujours profondément touché. Qu'y atil de mieux que l'amour, librement vécu ?... En contemplant ces personnes qui s'aimaient

en plein air, au soleil, épanouis et ravis, j'ai soupiré d'envie : « Ah ! Combien de bonheur aije perdu !... Ah ! Si le hasard m'avait fait naître ici !... »

Quel dommage que, dans notre pays, domine cette conception bizarre qui conçoit la femme seulement comme une tentation satanique qu'il faut cacher au regard de l'homme. Estil donc si obsédé qu'il ne parvient à voir que le sexe et non la personne ?... Je plains ce genre de vision dont je devine la douloureuse frustration ; elle empêche de jouir sainement de la naturelle beauté.

Ici, les parcs sont nombreux. Certains s'étendent sur un large espace, tous sont très agréablement conçus. On y trouve des arbres plus que centenaires, des mares où se promènent d'élégants cygnes et de gentils canards, des pelouses accueillantes, des fleurs, des papillons. Ici, tout est charmant sentiment et sensuelle sensation ; les yeux et les narines jouissent de séduisantes images et de captivants parfums.

On peut, également, admirer de ravissantes statues. Certaines représentent de jolies jeunes femmes toutes nues. J'ai regardé ces corps avec beaucoup de plaisir. Ils me rappelèrent d'autres.

J'étais, alors, avec toi, maman, au *hammam*, le bain public ; j'y contemplais avec une curiosité joyeuse les femmes dénudées qui se lavaient. C'est toi qui m'a enseigné que la grâce est partout et toujours un don de la création qu'il est bon d'apprécier.

Dans ces jardins publics, je suis content de me promener, en fin de semaine. En contemplant les familles qui en jouissent, j'aurais aimé partager mon plaisir avec vous !... Une seule réserve : les banlieues populaires manquent de ce genre d'agrément. Décidément, la démocratisation de l'élégance a encore besoin de progresser dans cette ville.

Cependant, la démocratie existedans certains domaines. Ainsi, de temps en temps, je vois des travailleurs défiler dans les rues, pour réclamer leurs droits ; ils marchent en jouant de la musique, en dansant, en chantant. Des policiers étaient présents, pour veiller sur l'ordre, mais ils n'empêchaient pas de manifester ; par contre, pas de militaires pour s'opposer aux contestataires, encore moins leur tirer dessus.

La vue de cette liberté d'expression est pour moi, chaque fois, une douce brise de printemps. Cela montre qu'il ne faut jamais désespérer. C'est, vous le savez, le manque de liberté dans notre pays qui m'a fait émigrer. Il m'arrive, cependant, de penser que je suis un lâche et un égoïste, qui a abandonné ses compatriotes à l'arbitraire. Mais je ne supporte aucune forme de violence. Estce de la lâcheté et de l'égoïsme ?... Il m'arrive de le penser. Je me rappelle le temps où je vous en parlais, et votre réponse : « Tu ne peuxpas être le Sauveur de ton peuple. Essaie au moins de te sauver toimême. »... Oui, cela est vrai. Néanmoins, il me reste quelque chose à satisfaire : mon devoir de solidarité.

Concernant la violence, bien que le pays où je réside ne soit pas l'Inde, j'ai une préoccupation. De plus en plus, je suis embarrassé par l'idée de manger des cadavres d'êtres vivants assassinés, je veux dire les animaux. Dès que je trouverai les protéines qui les remplacent pour alimenter mon corps, je cesserai avec soulagement cette pratique cannibale. Excusemoi, ma très chère maman, de parler ainsi, mais je

connais ta tolérance et ton sens de l'humour, toi qui adores les viandes rôties, spécialement le méchoui. A ce mot, je vois d'ici ton sourire !

Une autre observation, à propos de démocratie. Une fois par mois, les gens peuvent visiter gratuitement deux endroits, où siègent respectivement les députés et les sénateurs. C'est une très bonne idée de permettre aux citoyens d'aller voir les lieux occupés par ceux qui les commandent. Bien entendu, ma curiosité m'y a porté.

Je ne sais pas combien de visiteurs ont eu ma réaction. Dans ces palais magnifiques, je fus impressionné par les somptueuses moquettes, les immenses et lourds rideaux, les précieuses peintures aux plafonds garnis de lumières scintillantes, les larges fauteuils de cuir raffiné, et, enfin, la majestueuse et imposante salle où se réunissent les représentants de la nation. Tout est tellement confortable, luxueux, coûteux ! Une interrogation a surgi dans mon esprit : à celui qui est élu pour travailler en ce lieu, un tel étalage d'aisance, d'avantages et de commodités permetil de demeurer honnête, de défendre correctement le contenu de son mandat, sans se laisser corrompre ? La tentation ne faitelle pas le larron ?... L'argent et le pouvoir ne sontils pas les pires calamités, quand la plus scrupuleuse conscience manque pour éliminer les funestes pulsions illégitime d'enrichissement ?...

Allez, mes chers aimés, permettezmoi encore une fois d'aller me reposer. Il fait froid dans ma chambre ; le chauffage en commun de l'immeuble a été interrompu depuis bien longtemps. On l'éteint à minuit ; il est quatre heures du matin. Mon corps me commande de le confier au lit. Je fermerai les yeux en pensant à vous, en imaginant vos sourires pour réchauffer mes draps. A demain !

Voici revenu le moment exquis de ma journée, ou, plutôt, de ma nuit, puisque je suis encore une fois avec vous !

J'en viens à quelque chose de très agréable. De temps en temps, je vois marcher, la main dans la main, un homme de peau noire et une femme de peau blanche, ou le contraire. Le racisme n'est donc pas total, à Rome ; l'amour parvient à effacer les barrières de la couleur, c'estàdire de l'opinion stupide. Il y a donc place à une planète où les différences se complètent.

Mais, alors, pourquoi, dans notre pays, je n'ai jamais, je dis bien jamais vu un Algérien et une Algérienne, l'un de peau noire et l'autre de peau blanche, ou même brune, marcher ensemble, en se tenant la main, ou, tout au moins, montrant qu'ils sont mariés ? Eston plus raciste en Algérie qu'en Italie, tout en prétendant le contraire ?

Ma chère maman, j'ai déjà dit que tu es avancée en âge. Mais, à nous, tes enfants, tu as toujours enseigné de privilégier la saine curiosité et la connaissance. Cela m'autorise à te parler d'un thème à priori pas joyeux, mais que tu jugeras certainement digne de réflexion.

En Italie, on n'est pas obligé d'enterrer les morts dans un trou de terre où leur corps pourrit. Il est possible de l'incinérer, et gratuitement, puis d'en conserver les cendres

chez soi. Ainsi, chez un ami, qui eut le malheur de perdre son épouse très aimée, après quarante années vécues ensemble, j'ai vu, sur le bord de la cheminée du salon, un gracieux petit vase. « Elle est ici ! » m'informat il, avec un sourire brillant d'affection, où pointait une délicate mélancolie. Cette pratique n'estelle pas joliment poétique, outre à posséder une utilité précieuse ? En effet, elle permet aux morts de rester près des vivants, et, en n'utilisant pas de terre cultivable, de contribuer à la continuité de l'existence de ceux qui en jouissent encore.

Voici une autre pratique que j'apprécie. Tout citoyen peut, par testament, dédier son corps à la recherche scientifique. N'estce pas là un acte qui rend la mort un bienfait pour la vie ?

Une autre mesure, actuellement en discussion publique, me semble digne d'intérêt. Certains voudraient que tout malade, dont les douleurs sont telles qu'elles lui causent des souffrances intolérables, sans aucun espoir de guérison, que ce malade puisse avoir le droit à une assistance médicale pour se libérer d'une existence désormais réduite uniquement à d'insupportables tourments. Bien que cette proposition puisse choquer vos croyances, comme elle les heurte également ici, n'estelle pas une expression de compassion ? Et ne devraiton pas accorder à celleci la priorité sur toute autre considération ?

Mon exil m'a été fructueux pour faire une constatation générale. A mon modeste avis, ellerésume tout. Si les Occidentaux ont commis des actes indignes d'une civilisation réelle, ils ont, par ailleurs, réalisé des choses dont on gagnerait à s'inspirer dans nos pays. Chez eux, comme chez nous, le bien et le mal existent. Le caillou sur lequel nous vivons tous serait plus agréable si, partout, l'on comprenait que le bien est plus beau que le mal. Ah ! Si les peuples s'inspiraient les uns les autres pour appliquer ce magnifique principe !

Je réfléchissais à ce problème, en contemplant un éclatant coucher de soleil. Il colorait le bleu du ciel de chaudes teintes oranges, qui semblaient les lueurs d'un feu de cheminée. Le libre vol d'un groupe de moineaux gazouillants me rapporta en mémoire un fait que j'avais appris quelques jours auparavant.

Je vous prie de me pardonner à l'avance, mais je vais vous présenter, comme à mon habitude, une sorte de discours. Je connais votre inquiétude de voir mes propos m'occasionner de mauvaises conséquences. « Ne parle pas de politique ! » m'avez-vous toujours recommandé. J'ai toujours essayé de vous tranquilliser en vous assurant que je ne fais qu'exprimer des réflexions d'ordre éthique. Qui constaterait dans sa soupe un cheveu ou un cafard, doitil faire semblant de ne pas les voir et manger cette soupe ?...

Ma seule intention est de refuser à l'ignorance et au manque de raisonnement de me faire vivre en idiot. Je sais que certaines ersonnes, pourtant cultivées et se prétendant démocrates, trouvent mes observations « dérangeantes », « polémiques», contraires à la « joie » qui devrait être la condition de vivre. Une fois, un homme avancé en âge m'a lancé : « Heureusement que tu ne prétends pas à l'art ou à la littérature, car, avec les opinions que tu exprimes, tu serais en dehors de tout art et de toute littérature ! L'époque de l'engagement, c'est fini, voilà bien longtemps ! »

Un autre, plus gentil ou plus diplomate, m'avoua : « Bien que je partage tes idées, je ne me sens pas à l'aise à les entendre. Elles me crispent. »

Devant ce genre de propos, les considérations de Kafka, mentionnées plus haut, me reviennent à l'esprit, mais j'aurais voulu donner une autre réponse. Cependant, je ne peux pas l'exprimer ouvertement, même si son auteur est très connu et, apparemment, vénéré. La voici : « Pharisiens hypocrites ! Vous êtes blancs en dehors et noirs dedans ! »... Celui qui avait affirmé cette constatation, ces mêmes pharisiens ont organisé son assassinat de la manière la plus infamante : sur une croix. Ils l'ont accusé de tous les maux : faux prophète, menace contre l'ordre public, ennemi de l'État ; ils ont même eu l'imposture d'appeler cet État « de droit », sans avouer qu'il s'agissait seulement du droit du plus fort.

Voici ce qui m'est arrivé de plus... je ne sais pas quel adjectif utiliser. A vous de décider, après la lecture de l'événement.

Je me trouvais à une soirée, parmi des intellectuels et d'autres personnes qui avaient la particularité d'être cultivées. Mon amie française m'y avait invité. C'était la première que je rencontrais ce genre de personnes. Toutes et tous ont concrétisé la traditionnelle chansonnette : « *Di cibo e di buon vino, il ventre sazio è pieno !...* » (De nourriture et de bon vin, le ventre est rassasié et plein). Ils n'ont, cependant, pas remercié le « petit Jésus ». Cela aurait été injurieux, vu que celuici a souvent souffert de la faim, et recommandé aux repus de ne pas oublier les indigents.

Puis vint le moment des discussions, de la « palabre », selon l'expression africaine. J'écoutais avec attention. C'était la première fois que je me trouvais dans ce genre de milieu.

Voici qu'une femme m'accorda son attention. Elle avait une cinquantaine d'années, élégamment habillée ; son visage, plutôt empotée, était, selon moi, excessivement maquillée.

Vous venez d'où ? demandatelle poliment mais fermement.

D'Algérie.

Ah !?... s'étonnatelle.

Pendant qu'elle digérait sa surprise, j'ai compris le motif de sa réaction. Mes modestes habits et l'expression sobre de mon visage contrastaient fortement avec ceux de tous les autres. Tout en moi montrait que je n'étais pas le genre de personnes à rencontrer dans ce genre d'assemblée.

La dame reprit :

C'est la première fois que je rencontre un Algérien.

Elle me fixa ouvertement, sans gêne. J'eus l'impression qu'elle regardait un moustique ou un martien. D'autres se sont intéressés à ce qui était pour eux une étrange présence.

Alors, j'entendis parler d'immigration. Aïe ! Aïe ! Aïe !... D'abord fut évoquée celle légale. Elle était comprise et admise, puisque contrôlée par le gouvernement selon des quotas bien définies, conformes aux exigences de l'économie.

Puis, dans le riche et convivial salon sonnèrent les deux mots incongrus, les deux mots dérangeants, les deux mots exclus de toute convenable conversation : immigration *clandestine* !...

Crac !... J'eus l'impression que le ciel s'était ouvert, annonçant la fin du monde !... Dans un premier temps, les bouches se fermèrent et les visages se glacèrent. Le silence plomba ; on aurait entendu marcher une fourmi. Mon amie française me jeta furtivement un coup d'œil pour voir ma réaction.

Je la rassurai par mon calme, bien qu'en moimême j'étais excité de voir les réactions de ces gens bien élevés, comme on dit.

Après quelques secondes, qui semblaient une éternité, des lèvres ont bougé. Avec des mots choisis, « politiquement corrects », selon l'expression consacrée, l'immigration « illégale » fut vigoureusement condamnée.

J'en fus blessé, bien entendu, malgré le fait que j'étais un immigré venu régulièrement. Mais je ne le fis pas apparaître, en tout cas je m'y efforçais.

On demanda mon avis. Ouille ! Ouille ! Ouille !... Vite, j'ai mis en action mes méninges, au niveau maximum : « Alerte rouge ! »... En prenant le temps de réfléchir, j'ai examiné attentivement les yeux de mes interlocuteurs. Ils semblaient transformés en membres d'un jury de tribunal. J'ai compris ce dont ils avaient besoin : du traditionnel complice « indigène », de « l'immigré légal » qui justifie leur opinion et tranquillise leur conscience.

Mon amie française me jeta un deuxième discret regard : il me priait de faire attention à ce

que j'allais dire. Elle ne me connaissait pas suffisamment ; je n'avais pas eu l'occasion de l'informer que j'étais un disciple convaincu du brave Don Quichotte : sans même son armure ni sa lance, je défendais quiconque était humilié, même dans les situations désespérées.

Alors, j'ai décidé de montrer le cafard qui gigotait dans la soupe. J'ai répliqué, avec le maximum de calme et de simplicité, en appuyant convenablement sur les mots, étant donné le contenu du propos : « Quelqu'un a dit, je cite fidèlement : « Ce riche inhumain a dépouillé le pauvre parce qu'il ne l'a pas revêtu ; il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri ».

On aurait dit qu'une avalanche de neige s'était brusquement abattue sur le salon, provoquant un glacial silence. Je m'y attendais. « Plus que ça, tu meurs ! » aurait dit un jeune faisant partie de ce qu'un président français avait appelé « la racaille ». Entre parenthèses, cet exprésident était un enfant d'immigré. Et oui ! De l'Est européen, mais immigré quand même. Glissons !...

Dans le salon, les regards hésitaient entre la stupeur et l'indignation, tempérées seulement par la règle sacrosainte de l'éducation... Finalement, la maîtresse de maison pointa sur mon amie française des yeux qui semblaient demander : « Mais quel type astu introduit ici ? »

Je n'ai pas voulu regarder ma compagne. Je l'imaginais embarrassée, mais je n'étais pas inquiet, car je savais qu'elle aimait pardessus tout la vérité.

Un homme se leva et vers moi s'avança, me surplombant. Il avait la soixantaine d'années, le corps imposant, l'expression sévère et le regard de vipère, l'aspect bien sûr de lui. Il bénéficiait visiblement du respect de tous. Il s'adressa à moi, d'un ton condescendant, cachant mal son irritation :

La phrase que vous avez prononcée, qui en est l'auteur ?

Une voix répondit à ma place, avec dédain :

Certainement quelqu'un qui n'a pas le sens des réalités !... Quels mots ! Quelle exagération ! ... Vous vous rendez compte ?!

Quel manque de retenue ! confirma une autre voix.

Des rires discrets accompagnèrent ces jugements.

C'est un de vos amis qui est l'auteur de la phrase ? insista la dame.

Non, répondisje tranquillement.

Qui, alors ?

Un évêque.

A ce mot, plusieurs « Oh ! » firent écho.

Vous voulez dire un prêtre ouvrier ? voulut savoir l'homme sûr de lui, dont le ton n'interrogeait pas mais affirmait.

Non, pas du tout, l'auteur est un aristocrate.

Aristocrate ?!... s'étonna la dame près de moi.

Aristocrate ?! répétèrent d'autres.

Oui.

Son nom ? commanda l'homme hautain.

Bossuet.

C'est un Africain, alors ! Un prêtre africain ! déclara une femme, d'une voix soulagée.

Non, un Français.

Un Français ? questionna une femme.

J'ai précisé :

Un écrivain et homme religieux du dixseptième siècle ; certains le considèrent le plus grand orateur de tous les temps.

La dame reçut l'information comme un marteau qui lui serait tombé sur le crâne. Elle se reprit :

Une phrase aussi crue, aussi dure, aussi... je ne sais comment la définir, dites par un tel homme ?!... Vous êtes sûr qu'il en est l'auteur ?

Certain.

J'ai voulu m'offrir le plaisir de donner une petite leçon à toutes ces personnes si imbues d’ellesmêmes. J'ai ajouté :

Ce n'est pas l’évêque et le Français qui ont prononcé cette phrase, mais un cœur et un esprit pleinement, dignement, profondément humain, tout simplement.

J'ai désiré, ensuite, plaisanter, mais à demi, avec un sourire :

Cette phrase, je viens de la faire immigrer clandestinement dans ce beau salon. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Je savais très bien que, dans ce lieu, je ne serai plus invité. C'était facile à deviner. Mais le bon vieux chevalier de la Manche aurait été content de moi. C'était le plus important.

Et voici ce qui aurait procuré un autre plaisir au fier combattant contre les moulins à vent.

Une jeune femme, d'une trentaine d'années, décidément belle, aux yeux bien ouverts et clairs, jusque là silencieuse, me proposa, avec une douceur mêlée de chaleur :

Voulezvous répéter la phrase, s'il vous plaît ?

Des « Oh, non !... Non !... Non ! » fusèrent, comme pour chasser une mauvaise odeur.

Eh bien, insistatelle avec un gracieux aplomb, je vous prie de me l'écrire.

L'homme hautain apostropha presque sévèrement la jeune femme :

Francesca, qu'estce qui te prends ?

Les regards de Francesca et les miens se rencontrèrent : nous nous étions compris.

Chers parents, sœurs et frères, à l'opposé du sultan qui écoutait Shéhérazade parce qu'il souffrait d'insomnie, moi, travailleur manuel que je suis, j'ai besoin d'aller au lit. Alors, à demain !

Je poursuis donc ma lettre et l'exposé de mes pensées.

Sachez qu'en Angleterre, au dixhuitième siècle, les citoyens qui habitaient la campagne ne pouvaient se rendre en ville que munis d'un laissezpasser, autrement ils étaient punis par une amende, emprisonnés puis obligés de retourner dans leur village. Cette mesure était appliquée en vertu d'une loi dite contre le... vagabondage. Fautil admirer ou déplorer l'ingéniosité de la cynique hypocrisie ?... A sa manière, elle déclarait que les villes ne pouvaient pas accueillir toute la misère des campagnes.

Cette abjecte allégation fut répétée, voilà quelques décennies, par un homme politique français, un premier ministre. Bien qu'ayant la particularité de se proclamer « socialiste », il déclara que la France ne pouvait pas, je cite textuellement, «accueillir toute la misère du monde ».

En apprenant cette affirmation, j'ai eu de la peine à faire taire ma colère pour la remplacer par de la compassion. Comment donc l'esprit d'un dirigeant d’État, se parant d'une doctrine normalement de solidarité, peutil ignorer, ou faire semblant, ce que les experts mondiaux les plus honnêtes et les plus sérieux ont démontré ?... Le progrès technique et scientifique produit assez de ressources pour nourrir l'humanité actuelle toute entière. Le problème de la misère qui l'afflige ne provient absolument pas du manque de ressources, mais de l'injuste système de distribution de cellesci. Sa caractéristique est la suivante : dans le monde, une minorité de riches et de puissants s'accapare les biens de cette planète, au détriment de la majorité des pauvres et des faibles, avec les conséquences que l'on constate, chaque jour, en

regardant le journal télévisé, même s'il est parfois mensonger : faim, maladies, révoltes, guerres, terrorisme d'État et terrorisme d'individus, émigration clandestine, etc., etc.

Par conséquent, Si le premier ministre évoqué était convaincu de sa fameuse déclaration, contredite par les experts honnêtes, il était ignorant, et donc ne méritait pas d'être premier ministre.

Si, au contraire, il connaissait la situation réelle, alors il mentait, et donc ne méritait pas le qualificatif de socialiste.

D'accord, je ne suis pas un spécialiste en la matière, mais, si l'on possède un cœur assez bon pour disposer d 'un esprit suffisamment clair, on peut constater ce phénomène : partout et toujours, la richesse est la cause de la pauvreté, parce qu'elle en profite. Les pauvres existeraient ils si les puissants, par la ruse ou la violence, ou les deux à la fois, ne créaient pas les conditions pour s'enrichir aux dépens de ceux qu'ils réduisent à la servitude ?... Ces réflexions ne sont pas seulement les miennes ; de tout temps et en tout lieu, les observateurs de la société les plus qualifiés et scrupuleux les ont constatées et démontrées. Même Jésus l'avait déclaré, et de façon véhémente, par sa parabole sur la difficulté des riches d'entrer au Paradis.

En moins de deux siècles, voilà donc ce qui a changé : les villes riches sont devenues les pays riches, et les campagnes pauvres, les pays pauvres. Mais c'est, toujours, l'abondance qui criminalise l'indigence ; hier, les accusateurs étaient des aristocrates, aujourd'hui, c'est un « socialiste ».

Pourquoi donc la course aux armements sinon parce que les dirigeants des nations les plus fortes veulent, chacun pour son compte, avoir la mainmise sur les ressources matérielles de la planète, au détriment de tous les autres peuples ? N'estce pas le motif réel et primordial de la guerre d'une part entre les riches, et, d'autre part, entre les riches contre les pauvres ? Et pourquoi tellement de violence de la part de groupes armés, parci et parlà, sinon parce que l'injustice et l'humiliation engendrent la révolte, quelquefois rendue aveugle par les souffrances des plus exaspérés ? Quand le langage n'était pas conditionné par la pensée actuellement dominante, on employaient des termes plus conformes à la réalité : dans le domaine économique, exploiteurs et exploités, et, dans celui social, dominateurs et dominés. Ne pas recourir aux mots adéquats à la réalité n'élimine pas celleci ; cela ne fait que la cacher, mais la réalité finit toujours par éclater au visage des manipulateurs de mots.

Je n'oublie pas l'autre aspect du problème. Si des êtres humains sont contraints de quitter famille et patrie, la faute n'incombe pas seulement à l'égoïsme des dirigeants des pays riches, mais tout autant aux méfaits des dictateurs des pays pauvres. En accaparant les richesses de la nation qu'ils dominent par la terreur et l'ignorance, ces dictateurs obligent les citoyens à ne plus avoir comme solution que l'exil ou la révolte armée.

Parmi ceux qui choisissent la solution pacifique, les uns, bien fournis de diplômes, vont exercer ailleurs leurs capacités, appauvrissant davantage leur pays d'origine, et enrichissant encore plus celui d'accueil.

Les plus démunis, mais en possession de l'énergie du jeune âge, n'ont qu'une barque ou un camion pour tenter clandestinement un dangereux voyage, avec les risques désormais connus.

Et puis il y a ceux qui optent pour la violence. Les uns deviennent trafiquants de drogue ou de femmes ; d'autres optent pour le suicide qui entraîne le massacre de civils, ou recourent à d'autres formes d'horreurs.

Ici, en Italie, j'ai constaté une ignorance diffuse à propos des causes de l'émigration. Ils accusent sans connaître, sans preuves. Ils ne veulent pas savoir la vérité : très peu d'êtres humains s'exilent par amour d'un autre pays ou par amour d'une personne qui vit dans cet autre pays ; quelques uns abandonnent leur patrie, par refus de la servitude ; mais la grande majorité se déplace pour fuir la faim ou la guerre, ou les deux à la fois. Voici ce que la vérité oblige à écrire sur les panneaux des frontières : Ce ne sont pas les immigrés qui créent les problèmes du monde, ce sont les problèmes du monde qui créent les immigrés.

A ce propos, ma très chère amie française, qui habite en Italie, a posé une question fondamentale. Je tiens à vous la communiquer. Un être humain, à moins de le tuer, comment peut on prétendre l'empêcher d'espérer en une terre d'asile ?... Quelle dérision de croire la lui défendre par des barbelés aux frontières, et des navires et avions de surveillance sur mer ?...

Les gens des pays prospères d'aujourd'hui ont la mémoire courte. Ils ont oublié la réalité qui dominait chez eux voilà à peine deux siècles. Ils ont oublié ce que je vous ai déjà signalé : dans leurs pays, les paysans pauvres, à la recherche de travail dans les villes, subissaient interdits et vexations ; il a fallu des révoltes et des révolutions nombreuses et sanglantes pour abolir cette ignominie. Ils ont oublié que leurs grands-parents ou arrièregrands parents, euxaussi, chassés par la misère ou l'oppression, ont émigré vers ce qu'ils ont appelé le « Nouveau Monde » ; et ils ont oublié avec quels génocides ils l'ont occupé.

Pis encore, j'ai constaté une autre forme d'oubli. Elle m'a causé la plus pénible des tristesses, car j'ai appris à dominer ma colère.

J'ai rencontré un immigré qui est en Italie depuis désormais plus de dix ans. Je l'ai entendu dire : « Que l'on vienne dans ce pays de manière régulière, je veux bien. Il faut respecter les lois et les règles !... Mais y entrer clandestinement, non ! C'est un délit ! »

Je n'ai pu me retenir de lui poser cette question :

Quel est le plus grave délit : celui d'entrer dans un pays clandestinement, ou celui de ne pas porter secours à un être humain en danger ?

Mon interlocuteur me fixa d'un regard d'incompréhension.

Qu'estce que cela veut dire ? Demanda-t-il, énervé.

Je veux dire ceci : qu'estce qu'un immigré clandestin ?... Un être humain qui fuit la faim ou la guerre, donc une personne en danger. Ne pas le secourir, n'estce pas un délit, plus grave que celui d'entrer sans papiers dans un pays ?

L'autre me toisa en grimaçant un demi sourire narquois, puis me lança :

T'as tes papiers, toi ?

L'amie française me prit discrètement la main et m'éloigna, puis elle murmura :
Laisse tomber ! Ce type vient d'acquérir la nationalité italienne.
Un coup de couteau au cœur ne m'aurait pas fait plus de mal.
Mais je vois le remède. De la même manière que les accapareurs des richesses terrestres, de l'époque esclavagiste puis de celle féodale, n'ont pas réussi à empêcher les gens qu'ils exploitaient de conquérir, au prix du sang, la liberté de circuler dans leur propre pays, ils n'empêcheront pas, aujourd'hui et demain, la même liberté de circuler, sur cette planète, à tous ses habitants.
Malheureusement, comme toujours, la minorité privilégiée fera payer très cher à la majorité ce droit : beaucoup de larmes et beaucoup de morts. Et, comme toujours, ces crimes seront justifiés par des raisonnements sophistes, du genre : « On ne peut quand même pas... », « Ils sont fous !... », « Ils veulent notre ruine !... », etc., etc. L'injonction policière traditionnelle : « Circulez ! Il n'y a rien à *voir* ! » est devenue : « Ne circulez pas ! Il n'y a rien à *avoir* ! »
Je crois, m'a suggéré mon amie française, que les gens d'ici ont peur du différent, du changement, de l'invasion, de la perte de leur identité, de leur mode de vie, d'être agressés.
J'y ai réfléchi longuement, puis, j'ai répliqué :
D'accord !... Mais d'où vient cette peur ?... Sa cause n'estelle pas l'égoïsme rapace, ce désir d'avoir plus que les autres et à leur détriment ? Comme si l'espèce humaine était divisée en lions, en hyènes, en vautours et en fourmis ?... Car, enfin, le bienêtre des nations puissantes n'estil pas directement le produit de l'exploitation des peuples réduits à des bêtes qui doivent se contenter de miettes ?... L'électricité des maisons d'ici, le gaz des cuisines, le cuivre des téléphones portables, 'essence des voitures, et tant d'autres objets, d'où viennentils ? Comment ceux qui les gèrent en tirent le maximum de profits ?... Saistu que dans les pays d'où proviennent ces matières premières, les gens manquent d'eau et de pain, de médicaments, d'écoles et de maisons ?... Tu m'objecteras : c'est la faute des dirigeants des gouvernements de ces pays. Mais qui leur permet d'agir ainsi ?... N'estce pas les multinationales qui achètent leurs matières premières ? Et n'estce pas les citoyens des pays développés qui emploient leurs dérivés dans leurs maisons et dans leurs usines, en payant la facture aux fournisseurs ?...
- Mais, alors, rétorqua mon amie avec perplexité, que faut-il dire aux gens ?
Ce qu'on leur a déjà dit tant de fois, partout, depuis presque le commencement des temps. Vous avez peur ?... Et bien, éliminez la cause de la peur, la cause vraie, la réelle, la première, l'unique, la fondamentale, la mère des causes ! Et qu'estelle sinon l'injuste répartition des richesses de la planète ?... N'estce pas elle qui engendre les victimes et les révoltés ? N'estce pas elle qui rend fou, au point de croire faire acte de justice en se suicidant par une bombe qui tuera également d'autres personnes ?... Éliminez l'inégalité, alors vous établirez la sécurité, alors la peur sera supprimée !
Mon amie me fixa avec des yeux qui semblaient avoir besoin de plus d'éclaircissements. J'ai précisé :

- Tout ce que je viens de dire n'est pas nouveau. En Occident, Diogène et Jésus l'ont dit ; en Orient, Lao Tse, Mencius et Bouddha l'ont affirmé, sans citer tous les autres, jusqu'à aujourd'hui. Seulement, comme tous l'ont déclaré, les humains à l'esprit cupide, avide et sordide ne veulent pas, ne peuvent pas comprendre que tous les êtres humains sont, par nature, égaux, et ont les mêmes droits. Et, pourtant, tout est clairement rappelé et résumé, de manière solennelle, dans un document officielle : la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Je ne fais que vouloir l'appliquer.

Tout ce que je vous dis, mes chers parents, sœurs et frères, seuls le savent ou acceptent de l'entendre, ici, une minorité de personnes. Ne diton pas en Algérie : «Celui qui veut comprendre comprendra » ? Comme on affirme en Italie et en France : « Il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre » ?...

Mes chers parents, je vous prie, permettezmoi un conseil. Faites attention à ne pas tomber dans le piège habituel. Ce ne sont pas les différences de croyances religieuses qui causent les conflits actuels, mais ce sont les conflits économiques qui déterminent le recours aux religions, pour masquer l'enjeu réel. Et cet enjeu, comme j'espère l'avoir bien expliqué, est le contrôle des minéraux qui servent l'activité économique, par conséquent, assurent la puissance militaire, et, donc, permettent la domination planétaire, pour maintenir la disparité aux dépens de la majorité.

L'espèce humaine n'est pas encore sortie de la préhistoire où le plus rusé et le plus fort s'accapare de ce qui existe au détriment du plus honnête et du plus faible. Mais, alors, les ressources étaient limitées ; ce n'est pas le cas aujourd'hui. Ceux qui monopolisent les disponibilités actuelles ont le culot de déclarer que leur lutte est dictée uniquement par des principes de civilisation et de valeurs morales ! Devant une telle imposture, inutile de se lamenter et de pleurer, il faut, au contraire, la dénoncer par tous les moyens, protester et lutter, autrement on est complice, qu'on le veuille ou qu'on le dénie. Les intellectuels sont les premiers concernés : savants, artistes, écrivains et toute personne dont l'esprit produit des paroles ou des images.

Malgré tout, en considérant la déplorable situation actuelle, je trouve de bonnes raisons pour pronostiquer une hypothèse optimiste. Comme dans les meilleurs romans de chevalerie, comme dans ceux du bon Rabelais, je parie sur la victoire du bien, du vrai, du bon et du beau, sur le mal, le faux, le mauvais et le laid. Sinon, à quoi bon vivre ?... Cependant, l'histoire enseigne : ce pari ne s'accomplira que si les asservis secouent leur joug, avec l'aide des gens dont la bonté écartera l'aveuglement que produit la jouissance de privilèges.

Je ne suis pas stupidement vaniteux pour mesurer l'existence de l'espèce humaine à l'échelle de la mienne. N'eston pas passé successivement de l'esclavagisme au féodalisme, puis au capitalisme ? Quant aux tentatives avortées de dépasser ce dernier, leur fin tragique ne signifie pas, comme l'a prétendu un soidisant grand universitaire, grassement payé par ses commanditaires, la fin de l'histoire, mais d'une duplicité où les prétendus Sauveurs n'étaient que des nouveaux dominateurs.

Allez !... Pour vous distraire, je vais essayer de poétiser un peu. Dans le ciel nocturne le plus obscur, si nous regardons bien, nous voyons des étoiles briller ; et même si une épaisse couche de nuages sombres les cache, nous savons que ces astres

de lumière existent. Votre réalisme vous fera répliquer : dans ce dernier cas, qui chassera les nuages ?... Je réponds : la partie la plus belle de l'humanité, et ce serait bien que chacun de nous en fasse partie, selon ses possibilités.

Shéhérazade vous revient pour poursuivre le récit !

Après tout ce que je vous ai raconté, je crois nécessaire de commencer, à présent, par vous dire : très chers parents, ne soyez pas inquiets. Le Colisée n'est plus une arène de massacres et de sang, présidés par l'hystérie, et il n'y a plus de gladiateurs, de martyrs et d'esclaves pour divertir la cruauté du peuple. Maintenant, il a la télévision. Elle permet aux gens, confortablement assis, d'assister aux violences de toute sorte dans le monde. Ils jouissent de ce spectacle, où ils constatent le malheur des autres, en se croyant à l'abri. Ils oublient que, désormais, la planète devient chaque jour plus petite, qu'à force d'ignorer le malheur des autres, il finira par rejoindre ceux qui en profitent, d'une manière directe ou indirecte. Et ce malheur retombera sur eux, de manière pacifique, par l'immigration, ou violente. Inutile et dérisoire de jouer à l'autruche, en enfonçant la tête dans le sable, c'est-à-dire en ignorant ce qui ne va pas dans le monde.

Moi aussi, je ne me sens pas en sécurité. Un soir, j'étais dans une gare, à Milan. Une petite valise attira mon attention. Personne n'était à côté. J'en fus préoccupé. J'attendis une quinzaine de minutes. Personne ne vint la prendre. Alors, j'ai cherché des agents de sécurité et je les ai avertis. D'abord, ils semblèrent étonnés d'entendre ce que je leur disais. Oui, ai-je pensé, j'ai le visage d'un immigré, donc, automatiquement, les agents de l'ordre, comme on dit, en me voyant, se méfient. Je ne m'en suis pas fait un souci. Ils apprendront que nous ne sommes pas tous des assassins.

Des agents, spécialisés dans le contrôle des objets, furent appelés. Ils ont examiné la valise. Par chance, elle avait été réellement égarée.

La meilleure bêtise, je viens de l'entendre ces jours-ci, à l'occasion de l'arrivée d'immigrés clandestins par mer. Un dirigeant politique a déclaré que parmi eux se trouvent également des terroristes. Quelle stupidité !... Ou quelle odieuse manipulation !... En effet, les terroristes n'ont pas besoin de risquer leur vie sur une barque. Ils disposent de réseaux de soutien, qui leur fournissent tout ce qui nécessaire pour passer aisément les frontières : faux passeports, argent, etc. Alors, ce dirigeant politique est-il un crétin ? Je ne le crois pas. Il veut simplement, lui, terroriser verbalement la population en évoquant un danger inexistant, et la dresser contre les immigrés clandestins.

Pourquoi cela ? me demanderez-vous. Eh bien, pour détourner l'attention des citoyens des problèmes plus importants qui les menacent, par l'application actuelle de la politique d'austérité qui les appauvrit au profit des riches. Toujours et partout, cette tactique fut utilisée par les gens au pouvoir : focaliser l'attention du peuple sur un

faux problème pour lui faire oublier ou accepter un vrai problème. Cette méthode s'appelle l'utilisation d'un bouc émissaire. Et, aujourd'hui, le bouc, c'est l'immigré, comme hier, c'était le juif ou l'étranger.

Qui me garantit que, dans un lieu public, une bombe artisanale ne me réduira pas en poussière, ici, à Rome ? Tous les policiers du pays, tous les plans anti-terroristes ne sont pas une garantie suffisante. J'ai déjà exposé la seule manière efficace d'éliminer cette menace : l'égalité en échange de la sécurité. Tu te rappelles, maman, le roman de Victor Hugo ?... Qu’estce qui a permis à l'Évêque, nommé par ses paroissiens monseigneur Bienvenu, de dormir en laissant la porte de sa maison ouverte ? Le fait de n'avoir fait de tort à personne. Et même s'il offre le logis à un inconnu, en l’occurrence Jean Valjean, qui en profite pour lui voler des plats d'argent, eh bien, le nommé Bienvenu lui offrira également ses deux chandeliers, en constatant qu'ils ne lui sont pas indispensables. Voilà comment d'un méchant galérien, l'Évêque Bienvenu a fait un homme de bien, et ce dernier le restera, malgré toute les méchancetés dont, par la suite, il pâtira.

Il y a aussi le football. A l'occasion de compétitions, certains citoyens, se croyant intelligents, jettent des bananes, par signe de mépris, vers un joueur de peau noire. En Algérie, il y eut pire : à l'un de ces joueurs africains, des spectateurs ont jeté des pierres, et il en est mort. Décidément, les bipèdes humains ont des difficultés à s'affranchir de leur sauvagerie. A qui la faute ? A ces derniers ou, d'abord, au système social qui les a produits ?

Je vous ai réservé la plus splendide information pour la fin. La voici.

Mon amie française m'a invité au défilé du Premier Mai, la fête internationale des travailleurs. Bien entendu, j'y suis allé.

Tôt, le matin, nous nous sommes retrouvés près de l'endroit que j'appelle la *Place du Monde*, où, avec moi, habitent de nombreux immigrés, en majorité réguliers.

Le soleil printanier qui illuminait la rue réchauffait également mon cœur. Il battait fort à la vue de toutes les personnes qui m'entouraient : outre des Italiens, des gens de tous les pays : Africains, Latino-américains, Moyen-orientaux, Nordafricains, Pakistanais, Afghans, du Bangladesh, des ÉtatsUnis, quelques Russes, et même des Gitans !... Il y avait aussi des couples avec leurs petits enfants, quelques uns bébés, dans la poussette, la bouche mordant la sucette !...

Des dirigeants firent des discours... Mon cœur s'agita davantage... On dénonçait de manière ardente, avec les mots adéquats, l'exploitation subie par les travailleurs étrangers, pire que celle subite par les autochtones, on exigeait des droits égaux pour tous les travailleurs, sans distinction de nationalité, on vantait les avantages de la fraternitéentre les prolétaires du monde, on demandaitl'abolition de toutes les frontières pour instaurer un pays unique, la planète terre. Que la liberté d'expression est belle quand elle proclame haut et fort la vérité et son frère, l'idéal !...

En conclusion, un jeune d'une quarantaine d'années, un Italien, hissa en l'air un drapeau moitié noir moitié rouge, et cria, d'une voix pathétique, d'un ton surgi du fond le plus pur de l’âme :

« *Sorelle ! Fratelli ! Solidarietà !* » (Sœurs ! Frères ! Solidarité !)...

A cet appel, mes yeux se gonflèrent de larmes. Je me suis efforcé de me convaincre que je ne rêvais pas, que cet Italien, que ses trois mots, que tous les gens parmi lesquels je me trouvais, que tout cela était réel, comme la fulgurance d'un étincelant soleil dans un ciel nuageux.

Une musique gitane d'accordéon se fit entendre et le cortège s'ébranla, lentement, avec assurance et force. Mon cœur s'est mis à battre encore plus fort, au point que j'entendais son rythme dans les veines de mes tempes... Je n'étais plus seul, isolé, méprisé, ignoré, menacé, à la merci de n'importe quel malintentionné ; je n'étais plus un étranger, un métèque, un immigré. J'étais un être humain parmi mes semblables, mes frères et mes sœurs, mes camarades, mes compagnons de condition et d'espérance !... J'étais une partie indissoluble d'un ensemble chaleureux, un rayon d'un astre lumineux ! Mes pieds ne marchaient pas en Italie, mais sur la terre de la République universelle et fraternelle, égalitaire et solidaire. Il n'y avait plus de nationalités différentes, de classes sociales belligérantes. Il n'y avait plus d'exploiteurs, plus de dominateurs, plus de menteurs, mais seulement des travailleurs. A la mélodie de l'accordéon gitan s'ajoutèrent les battements énergiques et joyeux des tambours africains, puis la musique de l'Internationale se lança dans nl'air !... A mon coté, mon amie chanta, en français : « Debout, les damnés de la terre ! Debout, les forçats de la faim ! Le monde doit changer de base ! Nous ne sommes rien, soyons tout !»

Ah ! Les mots justes ! Les mots qu'il fallait ! Et dans un poème ! Devenu chant, hymne, symbole de l'émancipation collective !... Et qui en était l'auteur ? Un ouvrier cordonnier, comme mon père ! Rappelezvous toujours son nom : Eugène Pottier.

Ma poitrine se souleva brusquement, les larmes coulèrent en abondance, continuèrent à couler... Mon amie s'interrompit et me demanda, inquiète :

Qu'y atil ?

Je lui ai souri le mieux que je pouvais et répondis, d'une voix tremblante d'émotion :

Ce sont des larmes de joie !... De joie !... Je suis heureux ! Heureux !... Je n'ai jamais été aussi heureux !

Elle fut remuée, elle aussi, et nous avons continué à marcher, tandis que sur mes joues ruisselaient les plus bienfaisantes larmes de mes yeux.

Le soir, ce bonheur continua. Certains d'entre nous se sont retrouvés sur la *Place du Monde*. Là, accompagnés par des musiques de divers pays, nous avons dansé sur des airs de tous les continents... Enfin ! Enfin !... J'étais enchanté par le spectacle de visages de toutes les couleurs, échangeant des sourires de fraternité retrouvée... Je ne rêvais pas : ce rêve était réalité !... Même si je ne devais vivre que ce premier mai, ce défilé, ces danses, ces sourires et ces rires d'empathie réciproque, j'accepterais toutes les épreuves de l'exil, parce qu'elles m'auraient fait connaître une journée et une soirée où j'étais un parmi mes semblables. Je vous souhaite de tout cœur de vivre de tels moments, je le souhaite à tous les assoiffés de respect !

J'arrive, enfin, à la conclusion.

Je vous assure que, malgré tout ce que j'ai dit, j'aime vivre dans cette ville. Pour moi, Roma n'a jamais été celle des clous renversés, appelés obélisques, qui furent volés de pays conquis. Elle n'est pas le lieu où se dressent des monuments proclamant l'arrogance des puissants. Elle n'est plus la *Caput Mundi* d'un impérialisme prédateur, où toutes les routes furent construites pour y porter les butins des guerres entreprises par des voleurs. Aujourd'hui, d'autres capitales, hélas, ont prit la relève de cette abominable pratique.

Roma ! Tu es pour moi féminine. Sans jouer au macho, j'admire les seins nus de tes coupoles, les lèvres rouges de tes toits et ta charmante coquine « *Barcaccia* » (c'est le terme affectueux pour désigner la barque) de *Piazza di Spagna*. Cet esquif, je vous le fais remarquer, a des formes qui suggèrent l'amour, et non l'émigration clandestine.

Roma ! Et je t'appelle *mia* ! (la mienne !)... Tu m'as conquis par tes magiques ruelles faites pour les baisers, tu m'enchantes par tes places construites par les génies de ta Renaissance, tu me ravis par tes fontaines ruisselantes d'eau potable gratuite.

Cependant, pardonnemoi la franchise ; elle est la preuve de l'amour que j'ai pour toi. En admirant tes fabuleux édifices historiques, mon plaisir est mêlé de peine, à cause de la sueur et du sang des *ExtraCommunautaires* d'autrefois qui les ont construits de leurs muscles et de leurs nerfs.

Je t'aime, Roma, surtout la nuit, au mois d'août, quand tes bruyants habitants t'abandonnent, et que tu offres à mes pieds, à mes yeux, à mes mains, à mes désirs ta beauté envoûtante. Alors, j'aime lire ton nom à l'envers : *Amor* (Amour) !

Et pourtant, Roma, *Amor mio*, et cela, je dois te l'avouer, il y a des moments où je donnerais tout pour retourner, ne futce qu'un instant, dans le quartier où je suis né, parmi mes chers parents, mes sœurs et frères, et mes amis. Puis, aussitôt, je réfléchis : quel idiot je suis !... Cette planète entière est le lieu où j'ai vu la lumière du jour, même si, dans certaines parties, ne m'est pas reconnu le droit de résidence et de vote. On n'est qu'au vintetunième siècle. Si l'humanité ne veut pas périr, châtiée, elle doit accueillir ses enfants délaissés et maltraités.

Excusezmoi si j'ai été long, mais comment parler de moi sans penser aux autres, dont les souffrances sont plus intolérables que les miennes ? Pardonnezmoi les propos qui manquent de gaîté, bien que celleci constitue la boussole de ma vie. J'aurais voulu vous écrire un livre entier, tant il y a des choses à vous dire, à vous faire connaître. Je vous écrirai d'autres lettres, de temps en temps, quand j'en aurai plein la patate, comme on dit, et que j'estimerai que vous pourrez lire sans trop de peine.

Maman, papa, mes sœurs, mes frères !... Encore une fois, je vous demande, je vous prie, je vous supplie de ne pas vous inquiéter pour moi. Comme dit maman : « Tant qu'il y a la santé, tout peut s'arranger. » Et puis, mon étoile brille encore, puisque j'ai la chance d'avoir une amie, pour laquelle comprendre et aider sont un plaisir, puisque, à Rome, vit une minorité de gens vraiment bons, puisque chaque année, j'ai rendezvous avec le défilé du premier mai, puisque, enfin, existe cette

splendide expression italienne : « *La speranza è l'ultima a morire* » (L'espérance est la dernière à mourir).

Alors, de cette ville, qu'on appelle *Éternelle*, je vous envoie, à vous toutes et tous, qui me manquez si profondément, mais qui accompagnez mes jours et mes nuits, même de loin, dans les moments difficiles comme dans les instants agréables, je vous envoie mes baisers les plus affectueux, les plus tendres, les plus chaleureux, les plus tout ce que vous aimez, avec tellement de joie et tellement de nostalgie !